Illinois U Library

NUMERO 183

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

DOUKING

PRÉSENTE

Pour la première fois en France

AINSI VA LE MONDE

COMÉDIE SATIRIQUE DU XVIII^e SIÈCLE DE
WILLIAM CONGREVE

ADAPTÉE PAR
DOMINIQUE AURY et AUGUSTE DESCLOS

JOUÉE PAR

LA COMÉDIE DE PROVENCE
ET
MARIE DÉA

EN REPRÉSENTATIONS

Théatre HÉBERTOT

du 5 au 11 Juin (inclus)

à 21 HEURES

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec

FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS-9^e

Allfain Betty Mirebell

Witwoud Mirebell Allfain

Mlle Marwood Allfain

1 MIREBELL. — *Vous y mettez un ton, mon c qui n'est pas affecté.* (ACTE I.)

2 WITWOUD. — *Le chasseur m'a apporté lettre de mon crétin de frère.* (ACTE I.)

3 ALLFAIN. — *Voyons, je vous demande par* (ACTE II.)

4 MILLAMANT. — *Je me plais à moi-m* (ACTE II.)

5 WAITWELL. — *Avec votre permission, avons goûté quelques plaisirs légiti* (ACTE II.)

Mirebell Mlle Millamant

Waitwell Foible

AINSI VA LE MONDE

Comédie satirique de
WILLIAM CONGREVE

Adaptation française
de DOMINIQUE AURY
et AUGUSTE DESCLOS

Créée par la Comédie de PROVENCE (Centre dramatique du Sud-Est), cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris le 5 juin 1955 au Théâtre HÉBERTOT, dans une mise en scène, des décors et costumes de DOUKING.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1955 by Dominique AURY et Auguste DESCLOS.

Supplément au N° 425 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

PERSONNAGES

(PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE)

Mirebell ..... *Roger TRÉCAN*
Allfain ..... *Théo JÉHANNE*
Valet de Mirebell ..... *Jim BESSIN*
Une servante ..... *Claude CARTOUX*
Witwoud ..... *Claude LANDRY*
Le cocher ..... *Martial RÈBE*
Malapert ..... *Gilles RENAUD*
Mme Allfain ..... *Arielle AUDRAY*
Mlle Marwood ..... *Janie GRAZIA*
Mlle Millamant ..... *Marie DÉA*
Mincing ..... *Alice REICHEN*
Waitwell ..... *Paul DELON*
Foible ..... *Geneviève ALLIO*
Lady Wishfort ..... *Marcelle ARNOLD*
Peg ..... *Claude CARTOUX*
Le majordome ..... *Martial RÈBE*
Sir Wilfull ..... *Lucien BARGEON*

ACTE PREMIER

Dans une salle de café, Mirebell et Allfain achèvent une partie de cartes. Betty est au comptoir.

SCÈNE I

MIREBELL, ALLFAIN, BETTY
PUIS UN VALET

MIREBELL. — La chance vous sourit, mon cher Allfain.

ALLFAIN. — En restons-nous là?

MIREBELL. — Comme vous voudrez, je continuerai si cela vous plaît.

ALLFAIN. — Ma foi non, je vous donnerai votre revanche une autre fois, quand vous serez moins distrait. Jouer avec un homme qui ne fait pas cas de sa déveine, ce n'est pas plus intéressant que de compromettre une femme qui se moque de sa réputation.

MIREBELL. — Vous avez le goût délicat, vous raffinez sur vos plaisirs.

ALLFAIN. — Pourquoi cette froideur? Quelque chose vous a mis de mauvaise humeur?

MIREBELL. — Pas du tout : il se trouve que je suis grave aujourd'hui et que vous êtes gai, voilà tout.

ALLFAIN. — Avouez que Millamant et vous, vous vous êtes querellés, hier soir, après mon départ. Ma belle cousine est parfois d'une humeur à faire damner un saint. Quelque importun est survenu sans doute, à qui elle a fait bon accueil, tandis que vous étiez là.

MIREBELL. — Witwoud et Malapert sont arrivés et, qui pis est, sa tante, votre belle-mère, la vieille Lady Wishfort, son mauvais génie.

ALLFAIN. — Ah! c'est donc cela! Elle vous garde une dent en effet, et non sans raison. Ma femme est-elle venue?

MIREBELL. — Oui, avec Mme Marwood et quelques autres que je ne connais pas. A ma vue, on a pris un visage de bois; on s'est mis à chuchoter, puis à garder un profond silence.

ALLFAIN. — On voulait se débarrasser de vous.

MIREBELL. — Aussi je résolus de ne pas bouger. Enfin la bonne dame rompit son pénible silence par une invective contre les visites trop longues. Je n'y aurais prêté aucune attention, si Millamant ne s'en était mêlée; sur quoi je me levai et lui dis que rien n'était plus facile que de voir quand une visite devenait importune. Elle rougit, et je me retirai sans attendre sa réponse.

ALLFAIN. — Vous avez eu tort de vous piquer. Elle n'a parlé ainsi que pour plaire à ma tante.

MIREBELL. — Elle est assez sa propre maîtresse pour n'avoir pas à se soumettre à pareille servitude.

ALLFAIN. — Quoi? Même quand la moitié de sa fortune dépend de sa soumission à se marier selon les désirs de sa tante?

MIREBELL. — J'aurais préféré chez elle moins de calcul.

ALLFAIN. — Mais j'y pense, il n'est pas surprenant qu'elles vous aient trouvé importun, c'était hier une de leurs séances de ragots; elles en tiennent trois par semaine et s'assemblent tour à tour les unes chez les autres pour démolir les vedettes de la semaine. Vous et moi, nous sommes exclus. On avait pensé n'y admettre aucun homme; mais pour éviter les médisances, quelqu'un proposa d'en recevoir au moins un, sur quoi Witwoud et Malapert furent admis comme membres.

MIREBELL. — Et qui donc a fondé ce club? Lady Wishfort, je parie. Elle fait profession de haïr les hommes, et pleine de la vigueur de ses cinquante-cinq ans, déclare qu'elle s'en tient à une amie et au whisky. Que la postérité s'arrange, ce n'est pas elle qui repeuplera!

ALLFAIN. — C'est votre faute, mon cher Mirebell; vous avez voulu lui donner le change en lui faisant la cour, pour masquer votre amour pour sa nièce, Millamant, et maintenant qu'elle a tout découvert...

MIREBELL. — J'ai fait tout ce qui se pouvait faire, en toute conscience : j'ai poussé la flatterie envers elle jusqu'à l'extrême, au point d'écrire des vers à sa louange; je l'ai même fait chansonner par un ami et complimenter en lui imputant une affaire avec un jeune homme. Du diable si l'on peut flatter davantage une vieille femme à moins que d'essayer de la débaucher pour de bon, et je ne m'en sens pas le courage. Mais c'est Mme Marwood,

l'amie de votre femme, qui a trahi mon secret.

ALLFAIN. — Cela vous étonne qu'elle vous en veuille? Vous avez repoussé ses avances. C'est une injure que les femmes ne pardonnent pas aisément.

MIREBELL. — Elle m'avait toujours montré jusque-là beaucoup d'amitié. J'avoue que je ne suis pas assez fat pour prendre pour des avances les amabilités d'une femme, ou pour penser qu'elle ne peut rien vous refuser parce qu'elle ne vous refuse pas tout.

ALLFAIN. — Vous êtes galant homme, Mirebell! Vous êtes peut-être assez cruel pour ne pas vous rendre aux désirs d'une femme, mais vous avez trop de générosité pour ne pas prendre soin de sa réputation. Cependant vous affectez trop de détachement pour être sincère; la jeune personne vous intéresse plus que vous ne voulez le faire croire.

MIREBELL. — Vous y mettez un ton, mon cher, qui n'est pas affecté et qui montre un intérêt dont la jeune personne vous aura plus de gré que votre femme.

ALLFAIN. — Ah non! Si vous vous fâchez, je vous quitte; je vais aller regarder les joueurs à côté.

MIREBELL. — Qui sont-ils?

ALLFAIN. — Witwoud et Malapert *(A Betty:)* Apporte-moi du chocolat.

Il sort.

MIREBELL. — Betty, que dit ton horloge?

BETTY. — Il est midi sonné, monsieur.

Elle sort.

MIREBELL. — Alors, l'heure des mariages à l'église est passée. Avec quel à propos elle me répond. *(Il regarde sa montre. Entre un valet.)* Te voilà donc! Eh bien! la grande affaire est faite. Vous y avez mis le temps.

LE VALET. — Monsieur, il y avait tant de couples à marier qu'ils s'alignaient les uns derrière les autres comme pour un quadrille et que celui de Waitwell, votre valet, et de Foible, était le dernier à passer, et comme il y avait longtemps à attendre et qu'on craignait que la voix ne manque au pasteur avant que leur tour ne vienne, nous sommes allés à Duke's Place et là on les a mariés en un tournemain.

MIREBELL. — Tu es sûr qu'ils sont mariés?

LE VALET. — Mariés et couchés, monsieur, j'en suis témoin.

MIREBELL. — As-tu le certificat?

LE VALET. — Le voici, monsieur

MIREBELL. — Le tailleur a-t-il apporté les nouveaux habits de Waitwell et les livrées neuves?

LE VALET. — Oui, monsieur.

MIREBELL. — Fort bien! Rentre à la maison, dit à Waitwell de secouer ses puces et à la bonne Foible de se presser et de venir me trouver à une heure au bassin de Rosemonde. Je veux la voir avant qu'elle ne rentre auprès de sa maîtresse. Quant à toi, tiens ta langue, ou à gare à tes oreilles.

Le valet sort.

SCÈNE II

ALLFAIN, MIREBELL, BETTY
PUIS UN MESSAGER

ALLFAIN. — Ah! cela va mieux, Mireb vous avez l'air content.

MIREBELL. — Oui, je viens de m'occu d'une amusante affaire, qui n'est point enc mûre. Je suis content que ce ne soit pas des jours de ragots. Je m'étonne, Allfain, v qui êtes marié et par conséquent devez ê prudent, que vous permettiez à votre fem de fréquenter une telle société.

ALLFAIN. — Ma foi, je ne suis point jalo D'ailleurs, la plupart de ceux qu'on y tro sont des femmes et des parentes. Quant hommes, ils sont trop méprisables pour prê à redire.

MIREBELL. — Je ne suis pas de cet avis. P l'homme est bête, plus grand le scandale; une femme qui n'est point sotte ne peut av qu'une raison pour souffrir la compagnie d sot.

ALLFAIN. — Etes-vous donc jaloux chaque f que vous voyez Millamant en conversat avec Witwoud?

MIREBELL. — Je suis jaloux de son man d'esprit, sinon de sa personne.

ALLFAIN. — Vous avez tort, car pour l'esp elle nous en revend à tous!

MIREBELL. — Elle est assez belle pour persuader tout le monde, et assez conte pour ne pas contredire qui le lui dit.

ALLFAIN. — Pour un amoureux passion il me semble que vous voyez un peu trop cl dans les défauts de votre belle.

MIREBELL. — Et pour un homme trop cl voyant, je suis un amoureux trop passion car je l'aime avec tous ses défauts, défauts même me la font aimer. Ses fo ont tant de naturel ou tant d'art qu'elles font une parure, et les affectations qui c toute autre seraient odieuses ne servent q la rendre plus aimable. Vois-tu, Allfain, me traita une fois avec tant de rigueur pour me venger je la mis en pièces, la pas au crible et recueillis ses défauts; je les é diai et les appris par cœur. La liste en é si longue que je n'étais pas sans espoir qu jour j'arriverais à la détester. Je m'habiti donc à les retourner dans mon esprit, si b qu'à la fin, j'y pensai sans déplaisir et ils sont maintenant devenus aussi familiers les miens propres; sans doute d'ici peu, seront-ils aussi chers.

ALLFAIN. — Epousez-la, épousez-la ! Qua vous connaîtrez ses charmes à moitié au bien que ses défauts, vous n'aurez plus souci.

MIREBELL. — Vraiment?

ALLFAIN. — Eh oui! parbleu! je vous parle par expérience, je suis marié, mon ch

Entre un messager.

LE MESSAGER. — M. Witwoud est-il là?

BETTY. — Oui, que lui voulez-vous?

LE MESSAGER. — J'ai une lettre pour lui, de son frère Sir Wilfull, que je suis chargé de lui remettre en mains propres.

BETTY. — Il est à côté, par ici.

Le messager sort.

MIREBELL. — Quoi, le chef de cette noble famille, le chevalier Sir Wilfull Witwoud est en ville?

ALLFAIN. — On l'attend aujourd'hui. Le connaissez-vous?

MIREBELL. — Je l'ai vu. C'est un amusant bonhomme. Vous avez, je crois, l'honneur d'être de ses parents?

ALLFAIN. — Oui, c'est un demi-frère de notre Witwoud. Sa mère était la sœur de Lady Wishfort, la mère de ma femme. Si vous épousez Millamant, il vous faudra cousiner, vous aussi.

MIREBELL. — J'aime mieux qu'il soit de mes parents que de mes amis. Est-ce que ce noble chevalier est aussi bête que son jeune frère?

ALLFAIN. — C'est d'une autre espèce! Sir Wilfull est un curieux mélange de timidité et d'obstination. Quand il est ivre il est amoureux comme un singe, et de la même façon. Quant à l'autre... Si vous voulez faire son portrait vous en avez l'occasion : voici l'original.

SCÈNE III

MIREBELL, ALLFAIN, WITWOUD, BETTY
PUIS UN COCHER

WITWOUD. — Quelle tuile, mes amis, quelle tuile!

ALLFAIN. — Eh bien, qu'y a-t-il donc?

WITWOUD. — Pas de lettres pour moi, Betty?

BETTY. — Un chasseur ne vous en a-t-il pas remis une, monsieur?

WITWOUD. — Si fait, mais n'y en a-t-il pas d'autres?

BETTY. — Non, monsieur.

WITWOUD. — C'est fâcheux, bien fâcheux! Le chasseur m'a apporté une lettre de mon crétin de frère, aussi ennuyeuse qu'une dédicace et qui annonce aussi sûrement la venue de l'auteur.

MIREBELL. — Votre frère un crétin, Witwoud?

WITWOUD. — Non, demi-frère seulement, parole d'honneur.

MIREBELL. — Ce n'est donc peut-être qu'un demi-crétin.

WITWOUD. — Ah, ah! très bien, Mirebell, très drôle. Allons, peste soit de lui, parlons d'autre chose, Allfain, comment va votre femme? Tudieu, je parle à tort et à travers pour me tirer ce maraud de la tête. Je vous demande pardon de faire à un homme du monde et à un bel esprit une question aussi étrangère et aussi domestique! Je bavarde comme une vieille fille à une noce; je ne sais ce que je dis; mais c'est la meilleure femme du monde!

ALLFAIN. — Il est heureux que vous ne sachiez ce que vous dites, sans quoi votre louange me rendrait vain ou jaloux.

WITWOUD. — Il n'y a personne en ville qui vive mieux avec sa femme que Allfain. N'est-ce pas, Mirebell?

MIREBELL. — Demandez-le à sa femme, si vous voulez le savoir.

Entre un cocher.

LE COCHER. — M. Malapert est-il ici, mademoiselle?

BETTY. — Oui.

LE COCHER. — Il y a trois dames dans un carosse qui voudraient lui parler.

ALLFAIN. — Oh! le vaillant Malapert! Trois!

LE COCHER. — Elles demandent deux tasses de chocolat et un verre d'eau de cannelle.

Betty et le cocher sortent.

WITWOUD. — Ce doit être pour deux p... à jeun et une vieille maquerelle asthmatique. Maintenant vous êtes au courant.

MIREBELL. — Vous en prenez à votre aise avec les amies de vos amis.

WITWOUD. — Ma foi, l'amitié sans liberté est aussi fade que l'amour sans jouissance. Mais, pour vous révéler un secret, ce sont des traînées à qui il paie des fiacres à la semaine pour qu'elles viennent le demander une fois par jour dans les lieux publics qu'il fréquente.

MIREBELL. — Comment cela?

WITWOUD. — Vous verrez qu'il n'ira pas, parce qu'il n'y a pas de galerie pour l'admirer.

MIREBELL. — Il tarde bien à venir. Oh! je lui demande pardon.

Entrent Betty et Malapert.

SCÈNE IV

MIREBELL, ALLFAIN, WITWOUD
BETTY, MALAPERT

BETTY. — Monsieur, le carosse vous attend.

MALAPERT. — C'est bon, c'est bon, j'y vais. Tudieu, autant être sage-femme à ce compte que coureur de filles, pour être dérangé à toute heure et en tous lieux. Elles m'assomment, je n'irai pas. Va leur dire que je ne veux pas y aller.

ALLFAIN. — Quel farceur! Ce n'est que pour pouvoir se vanter la prochaine fois qu'il fera sa cour à Millamant qu'il a renoncé à toutes les femmes pour ses beaux yeux.

MIREBELL. — N'avez-vous pas encore quitté

vos impudentes prétentions auprès d'elle? Je vous couperai la gorge un jour ou l'autre à ce propos, Malapert.

MALAPERT. — Bien, bien, il y a d'autres gorges à couper.

MIREBELL. — La mienne peut-être, monsieur?

MALAPERT. — Qu'importe, monsieur, qu'importe; je ne désigne personne, je ne sais rien; mais il y a des oncles et des neveux dans ce monde, et ils peuvent être rivaux; qu'importe, c'est tout un!

MIREBELL. — Ecoutez, Malapert, venez ici. Expliquez-vous ou j'appelle votre interprète.

MALAPERT. — M'expliquer, je n'ai rien à expliquer. Vous avez un oncle, n'est-ce pas nouvellement venu en ville. et qui habite près de Lady Wishfort. n'est-ce pas?

MIREBELL. — C'est très vrai.

MALAPERT. — Eh bien! cela suffit. Vous n'êtes pas bons amis tous les deux. S'il se marie et qu'il ait un enfant vous pouvez être deshérité, n'est-ce pas?

MIREBELL. — Où as-tu trébuché sur cette vérité?

MALAPERT. — Qu'importe? Vous avouerez donc que je sais quelque chose?

MIREBELL. — Allons, tu es un honnête garçon, Malapert, et tu feras la cour à Millamant si tu veux, ma parole. Qu'as-tu entendu dire de mon oncle?

MALAPERT. — Moi, rien! S'il y a des gorges à couper, vivent les épées, dis-je. Pour moi, motus, je hausse les épaules et me tais.

MIREBELL. — Oh, le farceur, le farceur. Allons, je sais que tu es dans le secret des femmes. Tu es resté hier soir chez Millamant après mon départ. Y a-t-on parlé de mon oncle ou de moi? Dis-le-moi. Allons, je suis sûr que tu vas me le dire.

MALAPERT. — Si je le fais, voudrez-vous me reconnaître du bon sens dans l'avenir.

MIREBELL. — Parole, je ferai tout ce que je pourrai et prierai Dieu qu'il te l'accorde en attendant.

MALAPERT. — Eh bien! écoutez.

Mirebell et Malapert s'éloignent.

ALLFAIN, *à Witwoud.* — Malapert et vo trouverez Mirebell aussi redoutable ri qu'amoureux ardent.

WITWOUD. — Bah, bah, il est clair qu'elle moque de Malapert. Quant à moi, n'était q est de mode de l'admirer, je la... Tenez vous parler franc, mais gardez-le pour vo Eh bien! entre amis, ce n'est pas elle qui brisera le cœur.

ALLFAIN. — Vraiment?

WITWOUD. — Elle est belle. mais c'est u de ces personnes incertaines... Mirebell n pas aussi sûr d'elle qu'il le croit.

ALLFAIN. — Qu'est-ce qui vous le donn penser?

WITWOUD. — Nous sommes restés as tard hier soir et l'on a parlé d'un oncle à arrivé en ville depuis peu et qui se tro entre lui et la plus grande partie de sa f une. Mirebell et lui sont en froid à ce que l a dit à Lady Wishfort et vous savez qu' hait Mirebell comme la peste. Je ne sais cet oncle a vu M^lle^ Millamant. mais on a pa de la possibilité d'un mariage, et, si cela faisait, le pauvre Mirebell serait fort déco

ALLFAIN. — Il n'est pas possible que Mi mant accepte.

WITWOUD. — Ma foi, mon cher, on ne jamais; elle est femme et elle aime la p santerie.

Mirebell et Malapert reviennent.

MIREBELL. — Et c'est là tout ce que v avez recueilli hier soir?

MALAPERT. — C'est l'essentiel. Peut-être W woud en sait-il plus long, il est resté l longtemps.

MIREBELL. — Merci, ma curiosité est sa faite. Allfain, venez-vous au Mail?.

ALLFAIN. — Volontiers.

WITWOUD. — Eh bien allons tous faire tour au Parc. Les dames ont dit qu'elles seraient.

RIDEAU

ACTE II

Le parc de Saint-James.

SCÈNE I

Mme Allfain et Mlle Marwood

Mme Allfain. — Oui, vraiment, ma chère Marwood, si nous voulons être heureuses, il faut en trouver le moyen en nous-mêmes et entre nous. Les hommes vont toujours à l'extrême, de l'amour à la haine. S'ils aiment, leur jalousie est insupportable; s'ils cessent d'aimer c'est pour nous détester.

Mlle Marwood. — Hélas, c'est un bien grand malheur que l'amour meure avant nous et que l'homme survive si souvent à l'amant! Mais vous avez beau dire, mieux vaut être abandonnée que n'avoir jamais été aimée! Pour moi, je ne laisserai jamais ma jeunesse se rouiller en ma possession.

Mme Allfain. — Vous ne feignez donc de l'aversion pour les hommes que pour complaire à ma mère?

Mlle Marwood. — Mais oui! A parler franchement, je n'ai aucun goût pour ces conversations vides et insipides, dont nous nous amusons en l'absence des hommes. Nous avons beau nous jurer une amitié éternelle, et nous chérir comme des amants, l'amour a bientôt repris son emprise dans nos cœurs, et chacune, tôt ou tard, nous le recevons et nous l'accueillons comme notre tyran légitime.

Mme Allfain. — Combien je me suis trompée sur votre compte! Voilà une vraie profession de libertinage.

Mlle Marwood. — Que ma franchise vous prouve mon amitié! Allons, soyez aussi sincère, avouez que vous partagez mes sentiments.

Mme Allfain. — Jamais!

Mlle Marwood. — Vous détestez les hommes?

Mme Allfain. — De tout mon cœur et pour toujours!

Mlle Marwood. — Votre mari?

Mme Allfain. — Je l'exècre, et bien que ce soit moi qui le dise, il le mérite!

Mlle Marwood. — Alors, donnons-nous la main.

Mme Allfain. — La voilà.

Mlle Marwood. — Je pense comme vous; ce que j'ai dit n'était que pour vous éprouver.

Mme Allfain. — Est-il possible? Eh quoi! Vous aussi vous détestez cette race de vipères?

Mlle Marwood. — J'ai dépassé la haine; maintenant, je les méprise, et ce que je veux c'est les oublier à jamais!

Mme Allfain. — Voilà qui est parlé!

Mlle Marwood. — Pourtant, je songe parfois à pousser plus loin mon aversion.

Mme Allfain. — Comment le pourriez-vous?

Mlle Marwood. — Eh bien! en me mariant. Si je pouvais trouver quelqu'un d'assez amoureux et d'assez susceptible aux mauvais traitements, je crois que je m'imposerais la violence de subir la cérémonie.

Mme Allfain. — Le tromperiez-vous donc?

Mlle Marwood. — Non. Mais je le lui ferais croire et cela ne vaut pas mieux.

Mme Allfain. — Et pourquoi ne pas le faire pour de bon?

Mlle Marwood. — Oh! s'il venait à le découvrir, il saurait le pire du coup et ne souffrirait plus; je voudrais le tenir sans cesse sur le gril de la crainte et de la jalousie.

Mme Allfain. — Quelle ingénieuse méchanceté! Que n'êtes-vous mariée à Mirebell!

Mlle Marwood. — Je le voudrais bien.

Mme Allfain. — Vous changez de couleur!

Mlle Marwood. — Parce que je le déteste!

Mme Allfain. — Moi aussi, pourtant, je peux l'entendre nommer sans m'émouvoir! Mais quelle raison particulière avez-vous de le haïr?

Mlle Marwood. — Il m'a toujours déplu, il a toujours été d'un orgueil insupportable.

Mme Allfain. — Au motif que vous donnez de votre haine, on pourrait croire qu'elle est feinte, car vous l'accusez là d'une chose dont ses ennemis eux-mêmes ne l'accusent pas.

Mlle Marwood. — Il paraît que vous êtes de ses ennemies bienveillantes! Mais vous êtes bien pâle, il me semble, et voilà que vous rougissez!

Mme Allfain. — Vraiment! c'est qu'en effet je ne me sens pas bien.

Mlle Marwood. — Qu'avez-vous donc?

Mme Allfain. — Mon mari! Ne le voyez-vous pas? Il s'est approché à la dérobée et m'a presque surprise.

SCÈNE II

LES MÊMES, ALLFAIN, MIREBELL

Mlle MARWOOD. — Il vient fort à propos pour vous, madame.

Mme ALLFAIN. — Pour vous plutôt, car Mirebell l'accompagne.

ALLFAIN. — Ma chère!

Mme ALLFAIN. — Mon âme!

ALLFAIN. — Vous n'avez pas bonne mine aujourd'hui, mon enfant.

Mme ALLFAIN. — Vous trouvez?

MIREBELL. — Il est seul à le penser, madame.

Mme ALLFAIN. — Il est le seul qui se permettrait de le dire, et le seul de qui je l'entende sans dépit.

ALLFAIN. — Oh! ma chère, je n'ai point d'illusions sur votre tendresse, je sais que rien de moi ne saurait vous toucher, surtout ce qui est la marque de ma sollicitude.

Mme ALLFAIN. — Monsieur Mirebell, ma mère vous a interrompu hier soir au milieu d'une fort agréable histoire; je serais bien aise d'en connaître la fin.

MIREBELL. — Les gens dont il s'agit ont encore quelque réputation, je crains que M. Allfain n'achève de la déchirer.

Mme ALLFAIN. — Lui? Il est d'une humeur qui l'emporte sur sa curiosité, et il aimera mieux ne pas écouter une histoire scabreuse que de risquer d'en faire naître une autre en se montrant en compagnie de sa femme. Venez donc, monsieur Mirebell, je puis vous assurer que vous nous obligerez l'un et l'autre.

Mme Allfain et Mirebell sortent.

SCÈNE III

ALLFAIN, Mlle MARWOOD

ALLFAIN. — La bonne âme! Ma parole, si je devais jamais être débarrassé de ma femme, je serais bien à plaindre!

Mlle MARWOD. — Vraiment?

ALLFAIN. — C'est le seul espoir qui me reste, et s'il se réalisait, je serais bien malheureux de n'avoir plus rien à espérer.

Mlle MARWOOD. — Ne voulez-vous pas les suivre?

ALLFAIN. — Non, ma foi.

Mlle MARWOOD. — Je vous en prie, j'ai une raison.

ALLFAIN. — Vous êtes jalouse?

Mlle MARWOOD. — De qui?

ALLFAIN. — De Mirebell.

Mlle MARWOOD. — Si je le suis, est-il inco patible avec mon amour pour vous que je s jalouse de votre honneur?

ALLFAIN. — Vous voulez donc insinuer q y a quelque sentiment entre ma femme lui?

Mlle MARWOOD. — Je pense qu'elle ne le teste pas autant qu'elle voudrait le fa croire.

ALLFAIN. — Mais lui, il est, il me semb bien trop insensible.

Mlle MARWOOD. — Peut-être vous tromp vous?

ALLFAIN. — Peut-être. Je commence main nant à le craindre.

Mlle MARWOOD. — Craindre quoi?

ALLFAIN. — D'avoir été trompé, madem selle, et par vous.

Mlle MARWOOD. — Moi, vous tromper! Q voulez-vous dire?

ALLFAIN. — Vous montrer que je ne s pas dupe de vos petits artifices. Allons, v l'aimez l'une et l'autre, et votre aversion toutes deux était feinte. Votre jalousie r tuelle vous a jetée l'une contre l'autre, et choc, le feu a jailli. J'en ai vu l'aveu empo prer votre visage et briller dans vos yeux.

Mlle MARWOOD. — Vous m'accusez à tor

ALLFAIN. — Non certes. Sans doute il convenait de paraître ignorer les avan ouvertes qu'il faisait à ma femme, pour qu la laissant s'engager je puisse poursuivre s danger mon plaisir, et vous prendre plus s vent dans mes bras. Mais pensiez-vous, pa que le mari endormi ne voulait pas s'éveil que l'amant vigilant allait s'endormir?

Mlle MARWOOD. — Et que pouvez-vous d me reprocher?

ALLFAIN. — Je vous reproche d'être infid d'en aimer un autre, d'aimer Mirebell!

Mlle MARWOOD. — C'est faux! Je vous m au défi de citer un seul fait à l'appui de v accusation téméraire! Je le déteste.

ALLFAIN. — Et pourquoi le détestez-vo Parce qu'il est insensible à vos charmes vous lui en voulez de son indifférence? V demandez une preuve? Le mal que vous avez fait en intervenant dans ses amours la meilleure des preuves. Qu'aviez-vous soin de découvrir sa passion feinte? Pourq détromper la tante crédule? Pourquoi f obstacle sans raison à son mariage avec lamant?

Mlle MARWOOD. — C'est l'obligation que à Lady Wishfort qui m'a fait agir; je suis d'amitié avec elle et je n'ai pu souffrir voir ce fourbe abuser ainsi de sa bonne ture.

ALLFAIN. — Affaire de conscience v ment! Vous êtes liée d'amitié! La pieuse a tié que celle des femmes!

Mlle MARWOOD. — Plus tendre, plus sinc et plus durable que tous les serments hommes.

ALLFAIN. — Ah, ah, ah! Et dire que v êtes l'amie de ma femme!

Mme Marwood. — Quelle honte! Quelle ingratitude! Faut-il que ce soit vous, vous qui me querelliez! Si je l'ai trompée, n'est-ce pas par fidélité pour vous; n'est-ce pas pour que mon amour soit sans défaut que j'ai sacrifié mon amitié? Et vous avez la bassesse de m'en faire grief? Pour vous, ma faute devrait être méritoire, et vous m'accablez d'une culpabilité que vous devriez chérir du fond du cœur!

Allfain. — Vous vous méprenez. Je voulais seulement vous rappeler le peu de cas que vous avez su faire de vos professions d'amitié, quand vous les avez mises en balance avec votre amour pour moi.

Mme Marwood. — C'est faux! Votre reproche, vous l'avez fait méchamment, de propos délibéré! Vous l'avez fait avec mépris et je ne vous le pardonnerai jamais.

Allfain. — C'est parce que vous vous sentez coupable et non parce que vous m'en voulez que vous êtes dans une telle colère. Si vous m'aimiez encore, vous pourriez pardonner à ma jalousie, mais vous êtes furieuse d'avoir été démasquée.

Mme Marwood. — Démasquée! Tout sera démasqué! Vous aussi, vous serez démasqué, soyez-en sûr! Que m'importe à moi d'être démasquée, je me vengerai de votre bassesse, dussé-je me dénoncer moi-même!

Allfain. — Quoi? Que voulez-vous faire?

Mme Marwood. — Tout révéler à votre femme; tout ce qu'il y a entre nous.

Allfain. — Quelle folie!

Mme Marwood. — Par toutes mes souffrances, je le ferai! Je publierai partout le tort que vous m'avez fait, dans ma réputation comme dans ma fortune. Je vous les ai confiées l'une et l'autre. Où sont-elles?

Allfain. — Votre réputation, je vous l'ai préservée; votre fortune a été employée comme la prodigalité de votre amour en a décidé, en plaisirs que nous avons partagés. Pourtant, si vous ne m'aviez pas trompé, je vous l'aurais déjà remboursée — je l'affirme. Si vous aviez laissé Mirebell épouser clandestinement Millamant, Lady Wishfort aurait été outrée au-delà de toute réconciliation; Millamant aurait été déchue de la moitié de sa fortune, qui serait alors revenue à ma femme. Et pourquoi me suis-je marié, sinon pour faire main basse sur la fortune d'une riche veuve et la dépenser avec vous en fêtes de l'amour?

Mme Marwood. — Hypocrisie! Et vain prétexte que tout cela!

Allfain. — Mort de ma vie! ne suis-je pas marié! Où voyez-vous là un prétexte? Ne suis-je pas emprisonné, enchaîné? N'ai-je pas une femme? Une femme qui était veuve et qui ne demanderait qu'à l'être de nouveau si je n'étais pas assez solide pour traverser les dangers du mariage et du monde! Voulez-vous enfin voir la vérité et vous réconcilier avec moi?

Mme Marwood. — C'est impossible, la vérité et vous ne pouvez aller ensemble! Je vous déteste et je vous détesterai toujours.

Allfain. — Parce que je vous aime?

Mme Marwood. — Je hais le nom même de l'amour après l'avoir vu si mal porté, et après vos odieuses accusations. Vous êtes ce que je méprise le plus au monde. Adieu!

Allfain. — Allons, il ne faut pas se quitter ainsi.

Mme Marwood. — Lâchez-moi.

Allfain. — Voyons, je suis au désespoir!

Mme Marwood. — Peu m'importe — lâchez-moi! C'est cela, brisez-moi les poignets maintenant. Ah, si je pouvais vous abandonner mes mains pour me dégager!

Allfain. — Je ne voudrais pour rien au monde vous faire mal. N'ai-je donc pas d'autre prise sur vous?

Mme Marwood. — Ah, je n'ai que ce que je mérite!

Allfain. — Vous savez bien que je vous aime.

Mme Marwood. — Triste piège! Enfin, il n'est pas encore...

Allfain. — Quoi? Pas encore quoi? Pas encore trop tard?

Mme Marwood. — Non, pas encore trop tard, j'ai du moins cette consolation.

Allfain. — Si, il est trop tard pour en aimer un autre.

Mme Marwood. — Mais pas pour détester, pour haïr, pour abhorer les hommes, moi-même et tout l'univers.

Allfain. — Allons, c'est de l'extravagance! Voyons, je vous demande pardon. Ne pleurez pas... J'ai eu tort, je ne pouvais vous aimer et garder tranquillement mes doutes. Cessez, je vous en prie, je vous crois, je suis convaincu que je vous ai fait des reproches immérités, et par tous les moyens je vous dédommagerai. Je détesterai ma femme encore plus, la garce! Je la quitterai, je la dépouillerai de tout ce qu'elle a, et nous nous retirerons quelque part, n'importe où, dans un autre monde, et je t'épouserai... Allons, calme-toi. Tudieu! les voilà, calmez-vous, cachez-vous le visage, cachez vos larmes; vous avez un masque, mettez-le un instant. Par ici, venez par ici, laissez-moi vous conduire.

Ils sortent.

SCÈNE IV

Mirebell, Mme Allfain

Mme Allfain. — Ils sont encore là.

Mirebell. — Ils prennent l'autre allée.

Mme Allfain. — Tant que je n'ai fait que détester mon mari, il était supportable; depuis que je le méprise, il m'est odieux.

Mirebell. — Oh, il faut haïr avec prudence.

Mme ALLFAIN. — Oui, car j'ai aimé à la folie.

MIREBELL. — Il faut avoir pour votre mari tout juste ce qu'il faut de dégoût pour goûter votre amant.

Mme ALLFAIN. — C'est vous qui m'avez fait aimer sans limites et vous voulez mettre des limites à l'aversion dont vous êtes la cause! Pourquoi m'avoir fait épouser cet homme?

MIREBELL. — Pourquoi commettons-nous tous les jours des actions désagréables et dangereuses, sinon pour sauver cette idole, notre réputation? Si notre liaison avait eu les conséquences que vous aviez redoutées, ne vous fallait-il pas un mari? Je savais Allfain de mœurs faciles, intéressé et faux comme ami, fourbe et calculateur comme amant; cependant son esprit et sa conduite extérieure lui ont valu à la ville assez de réputation pour faire excuser une femme qui se serait laissée prendre à ses avances. Il aurait été dommage de sacrifier quelqu'un de mieux à cette occasion; quelqu'un de pire n'aurait pas suffi. Quand vous serez fatiguée de lui, vous connaissez le remède.

Mme ALLFAIN. — Je devrais avoir quelque crédit auprès de vous, Mirebell.

MIREBELL. — Par amour pour vous, je vous ai confié tous mes projets et je vous ai mise en état de me ruiner ou de faire ma fortune.

Mme ALLFAIN. — Qui avez-vous préparé à représenter votre prétendu oncle?

MIREBELL. — Waitwell, mon valet.

Mme ALLFAIN. — Il est amoureux de Foible, la servante de ma mère et il pourra la gagner à vos intérêts.

MIREBELL. — J'y ai songé, elle est conquise et prise à l'heure qu'il est. On les a mariés ce matin.

Mme ALLFAIN. — Qui?

MIREBELL. — Waitwell et Foible. Je n'ai pas voulu donner à mon valet la tentation de me trahir en lui faisant trop confiance. Si votre mère, dans l'espoir de me ruiner, consentait à épouser mon prétendu oncle, il pourrait faire ses conditions; je me suis donc assuré de lui d'avance.

Mme ALLFAIN. — De sorte que si ma pauvre mère se laisse prendre au contrat, vous découvrirez l'imposture à temps et vous la délivrerez en produisant un certificat du mariage antérieur de son galant.

MIREBELL. — Exactement! A condition qu'elle consente à mon mariage avec sa nièce, et qu'elle abandonne la moitié de sa fortune qu'elle a en sa possession.

Mme ALLFAIN. — Elle parlait hier soir de tenter un mariage entre Millamant et votre oncle.

MIREBELL. — C'était d'après les conseils de Foible, sur les indications que je lui avais données.

Mme ALLFAIN. — Eh bien, j'ai bonne opinion de votre succès, car je crois que ma mère fera tout au monde pour avoir un mari, et quand elle aura celui que vous lui avez préparé je pense qu'elle sera prête à tout pour s'en débarrasser. Voici votre belle.

SCÈNE V

LES MÊMES

Mlle MILLAMANT, WITWOUD, MINCING

MIREBELL. — La voilà, ma parole, com une frégate au vent, toutes voiles deh l'éventail déployé, pavoisée de rubans, et flotille de sots pour escorte!

Mme ALLFAIN. — Je ne vois qu'un pau rameur sans esprit qui traîne sa suivant la remorque.

MIREBELL. — Vous semblez n'avoir pas cour qui vous suive, mademoiselle. D'h tude, tout le beau monde se presse autour vous, une foule de belles perruques vous cortège.

WITWOUD. — Comme des papillons aut d'une flamme! J'ai failli rater ma compa son, tant je suis hors d'haleine.

Mlle MILLAMANT. — Oh, je n'ai pas pris temps de parader aujourd'hui. J'ai trav la foule aussi vite...

WITWOUD. — ... qu'un favori disgracié avec aussi peu d'escorte.

Mlle MILLAMANT. — Cher monsieur Witw faites-moi grâce de vos comparaisons. suis aussi fatiguée...

WITWOUD. — ... qu'un médecin du bon Je ne puis m'en empêcher, madame, bien ce soit à mon détriment.

Mlle MILLAMANT. — Encore! Mincing, pl toi entre moi et l'esprit de Monsieur.

WITWOUD. — Fais, ma bonne Mincing, com un écran devant un grand feu. Il faut avc que je pétille aujourd'hui, j'ai trop d'esp

Mme ALLFAIN. — Mais pourquoi avez-v donc tant tardé, ma chère Millamant?

Mlle MILLAMANT. — Tardé! Seigneur! M je me suis terriblement dépêchée. Je me enquise de vous auprès de tout ceux que rencontrés; je me suis enquise de vous com d'une mode nouvelle.

WITWOUD. — Mademoiselle, faites-n grâce de vos comparaisons! Pourtant, v avez rencontré son mari et ne vous êtes enquis d'elle.

Mlle MILLAMANT. — Mille pardons, Witw c'eût été s'enquérir d'une mode démodée de s'enquérir de sa femme auprès d'un m

WITWOUD. — Touché, touché, je l'av bien touché.

Mme ALLFAIN. — Vous étiez habillée av que je ne sorte.

Mlle MILLAMANT. — C'est vrai, mais alors eu... Mincing, qu'est-ce que j'ai donc eu, p quoi ai-je été si longtemps?

MINCING. — Oh, c'est que Mademoiselle restée à lire un paquet de lettres.

Mlle MILLAMANT. — Oh oui! des lettres, eu des lettres. On m'assassine de lettres je déteste les lettres! Personne ne sait écrire et j'en reçois pourtant, je ne sais pourquoi. Je m'en sers pour mes papill

WITWOUD. — Vraiment, mademoiselle,

ez-vous toutes vos lettres en papillotes? Il faudra donc que je garde copie.

Mlle MILLAMANT. — Celles en vers seulement, monsieur Witwoud, je ne me sers jamais de prose pour mes papillotes. Mirebell, vous vous êtes fâché hier soir, et vous êtes parti. A la réflexion, cela me contrarie... ou plutôt cela me fait plaisir, car je crois vous avoir fait de la peine.

MIREBELL. — Et cela vous amuse?

Mlle MILLAMANT. — Infiniment, j'adore faire de la peine.

MIREBELL. — Vous affectez, mademoiselle, une cruauté qui n'est pas dans votre nature; votre gloire réside dans votre pouvoir de plaire.

Mlle MILLAMANT. — Pardonnez-moi! Notre cruauté est notre pouvoir. Quand on perd sa cruauté, on perd son pouvoir, et quand on perd son pouvoir, je m'imagine qu'on doit être vieille et laide.

MIREBELL. — Fort bien, mademoiselle! Laissez votre cruauté chasser votre galant et vous verrez quelle pauvre chose vous deviendrez alors! Oui, par ma foi, vous perdez votre beauté, quand vous perdez votre soupirant, car c'est lui qui vous la donne. Lui seul vous confère vos charmes. Votre miroir est trompeur. Pour peu qu'on les louange, les vieilles et les laides que leur miroir insulte y trouvent pourtant des beautés, car ce sont nos flatteries et non votre visage que le miroir reflète.

Mlle MILLAMANT. — Oh, la vanité des hommes! L'entendez-vous, Allfain! S'ils ne nous louaient pas, nous serions sans beauté. Sachez, monsieur, que si nous n'étions pas belles, vous ne pourriez nous louer. La beauté un don de l'amant? Dieu, que peut donc donner un amant? Des amants! Mais on en trouve autant qu'on veut et ils ne vivent qu'autant que l'on veut et ils meurent dès que l'on veut; puis, si l'on veut, on en trouve d'autres!

WITWOUD. — C'est charmant! Vous ne vous donnez pas plus de peine, mademoiselle, pour trouver des galants que pour faire des réussites aux cartes.

Mlle MILLAMANT. — On n'est pas plus redevable de sa beauté à un soupirant que de son esprit à un écho. Ils ne peuvent que réfléchir ce que nous sommes et ce que nous disons, pauvres choses creuses et sans vie quand nous sommes invisibles ou muettes!

MIREBELL. — Cependant, à ces deux choses creuses et inertes vous devez les deux plus grands plaisirs de votre vie.

Mlle MILLAMANT. — Comment cela?

MIREBELL. — A votre galant le plaisir de vous entendre louer, à un écho le plaisir de vous entendre parler.

WITWOUD. — Je connais une dame qui aime tellement parler qu'elle ne laisse rien dire à l'écho; elle vous a un tel remuement de la langue qu'il faudra que l'écho attende qu'elle meure pour saisir ses derniers mots!

Mlle MILLAMANT. — Quelle fable! Allfain, laissons-là ces hommes.

MIREBELL, *à Mme Allfain.* — Emmenez Witwoud.

Mme ALLFAIN. — Monsieur Witwoud, j'ai un mot à vous dire.

Witwoud et Mme Allfain sortent.

SCÈNE VI

MIREBELL, Mlle MILLAMANT

MIREBELL. — Je voudrais aussi vous demander un moment d'entretien. Vous avez eu la tyrannie de me le refuser hier soir; vous saviez cependant que je venais vous confier un secret qui avait trait à mon amour.

Mlle MILLAMANT. — Vous avez bien vu que j'étais occupée.

MIREBELL. — Cruelle! Vous aviez bien le temps d'amuser une troupe de sots; de gens qui viennent vous voir par oisiveté et se débarrassent chez vous du temps qui leur pèse. Quel plaisir pouvez-vous trouver à pareille compagnie? Il est impossible qu'ils vous admirent, ils n'en sont pas capables; et s'ils l'étaient, quelle mortification pour vous; car plaire à un sot marque quelle sottise!

Mlle MILLAMANT. — Je me plais à moi-même. D'ailleurs, Mirebell, si vous persistez dans cette liberté offensante, vous me fâcherez. Il faudra, je crois, que je me décide après tout à ne pas vous accepter; nous ne nous entendrions pas...

MIREBELL. — Pas quant aux remèdes, en tout cas.

Mlle MILLAMANT. — Et pourtant nous souffrirons du même mal, celui de ne pouvoir nous souffrir. Je ne puis endurer qu'on me réprimande ou que l'on me commande; il est trop ennuyeux d'être toujours conseillée et il est insupportable de s'entendre reprocher ses défauts. Je ne le souffrirai pas. Eh bien, je ne vous accepterai pas, Mirebell. J'y suis résolue... je crois. Vous pouvez vous retirer. Ah! ah! ah! que donneriez-vous pour pouvoir ne pas m'aimer?

MIREBELL. — Je donnerais beaucoup pour que vous ne sachiez pas que je ne puis m'en empêcher.

Mlle MILLAMANT. — Eh bien donc, n'ayez pas l'air si grave, qu'avez-vous à me dire?

MIREBELL. — Je dis qu'il est aussi facile de se faire un ami par son esprit, ou de faire fortune par son honnêteté, que de conquérir une femme par la droiture et par la sincérité.

Mlle MILLAMANT. — Vous voilà bien sententieux. Je vous en prie, ne prenez pas cet air sévère et inflexible.

MIREBELL. — Vous êtes gaie, mademoiselle; ne puis-je vous persuader d'être sérieuse un instant?

Mlle MILLAMANT. — Avec cette figure? Non, non, si vous gardez votre sérieux, il est im-

possible que je garde le mien. Enfin, après tout, il y a quelque chose de touchant dans l'air d'un amoureux transi. Ah, ah, ah! Eh bien, je ne rirai pas, ne vous fâchez pas. Voilà, je vais être triste, triste comme un bonnet de nuit. Allons, Mirebell, si vous voulez me conquérir, faites-moi votre cour maintenant. Fort bien, puisque vous boudez, adieu. Je crois qu'ils s'en vont.

MIREBELL. — Ne pouvez-vous pas trouvez dans la diversité de votre humeur un instant pour...

Mlle MILLAMANT. — Pour que vous m'appreniez que Foible est mariée et que le complot est en bonne voie? Non!

MIREBELL. — Mais comment avez-vous pu le savoir?

Mlle MILLAMANT. — Avec l'aide du diable sans doute, à moins qu'elle-même ne me l'ait dit. Je vous laisse à juger lequel des deux; quand vous l'aurez décidé, pensez à moi.

Elle sort.

MIREBELL. — J'ai encore autre chose... Partie! Penser à vous? Penser à un tourbillon, au milieu d'un tourbillon, serait un plus stable sujet de contemplation, une véritable paix d'esprit, un havre de repos!

SCÈNE VII

MIREBELL, WAITWELL, FOIBLE

MIREBELL. — Mais, voilà nos tourtereaux! Alors! Vous roucoulez toujours? La lune de miel n'est donc pas encore passée pour vous? Eh bien, coquin, crois-tu t'être marié pour ton plaisir ou pour mon service?

WAITWELL. — Pardonnez-moi, monsieur. Avec votre permission, nous avons gouté quelques plaisirs légitimes, sans pour cela oublier le sérieux. Je l'ai instruite du mieux que j'ai pu. Si elle écoute vos ordres aussi bien que mes leçons, vos affaires, monsieur, sont en bonne voie.

MIREBELL. — Tous mes compliments, ma bonne Foible.

FOIBLE. — Ah, monsieur, je suis toute confuse! J'ai peur que Madame n'ait été en mille inquiétudes à mon sujet. Mais je vo assure, monsieur, que je me suis remuée tant que j'ai pu.

WAITWELL. — C'est bien vrai, monsie c'est ma faute si elle ne l'a pas fait davanta

MIREBELL. — Je le crois bien, coquin.

FOIBLE. — Mais, monsieur, j'ai dit à M dame ce que vous m'aviez commandé, que comptais voir monsieur votre oncle, et que mettrais le portrait de Madame dans ma poc pour le faire voir, et que je ne manquerai p de lui dire que sa vue l'a rendu si amouret qu'il brûle de se jeter aux pieds de Mada pour adorer le modèle.

MIREBELL. — Ma bonne Foible, le maria te rend éloquente sur le sujet de l'amour.

WAITWELL. — Je crois qu'elle a profi monsieur, en vérité.

FOIBLE. — Vous avez vu Mlle Millama monsieur!

MIREBELL. — Oui.

FOIBLE. — Je lui ai dit votre projet, mo sieur, car je ne savais pas si vous en trou riez l'occasion; elle avait si nombreuse co pagnie hier soir.

MIREBELL. — Tes soins te vaudront dava tage! En attendant...

Il lui donne une bourse.

WAITWELL. — Femme...

MIREBELL. — Halte-là, monsieur, pas un s Va, Foible, et fais ta fortune, le bail sera sig et la ferme montée si nous réussissons.

FOIBLE. — Je ne doute pas de votre gé rosité, monsieur, et vous ne devez pas dou du succès! Si vous n'avez plus d'ordres, mo sieur, je m'en vais; je suis sûre que Mada est à sa toilette, et elle ne saurait s'habil sans moi. Ah! Ciel! Je suis sûre que c' Mlle Marwood qui vient de passer masqu Si elle m'a vue en votre compagnie elle manquera pas de le dire à Madame. Je v rentrer avant elle et la prévenir. Votre s vante, monsieur, Adieu, Waitwell.

WAITWELL. — Sir Rowland, s'il vous pla La pécore est si fière de son avanceme qu'elle s'oublie.

MIREBELL. — Essaie donc toi-même de t' blier et de te transformer toi en Sir Rowla

WAITWELL. — Mon Dieu, monsieur, il sera impossible de ne pas m'oublier. Ma anobli et établi, le tout en une journée, il y là de quoi me faire oublier. La difficulté s de retrouver mon ancien personnage de let! Et quand j'y pense, je ne serai plus même Waitwell, car je suis marié : je ne pe plus être mon maître.

RIDEAU

ACTE III

Le boudoir de Lady Wishfort.

SCÈNE I

LADY WISHFORT, PEG

LADY WISHFORT. — Miséricorde! Pas encore de nouvelles de Foible?

PEG, *servant Lady Wishfort à sa toilette.* — Non, madame!

LADY WISHFORT. — Je suis à bout de patience. Si je ne me suis pas fait assez de souci pour en perdre mes couleurs, je veux être pendue. Apporte-moi le rouge! Le rouge, tu entends, petite, je suis pâle comme un linge, ma parole. Regardez-moi comme cette fille se remue. Pourquoi ne m'apportes-tu pas du rouge? Entends-tu, marmotte?

PEG. — C'est-y du vin rouge que veut Madame, ou l'eau-de-vie de cerises?

LADY WISHFORT. — Du vin rouge, sotte? Non, sotte! Pas une bouteille de vin rouge, sotte! Dieu me donne de la patience. Le fard, imbécile, le fard? Comprends-tu cela, enfant de fée, qui te tortilles les mains comme des bobines? Vas-tu te remuer, gourde? Mannequin à ficelles!

PEG. — Mon Dieu, madame, que vous êtes impatiente. J'peux pas trouver le fard, madame; Mlle Foible l'a enfermé et elle a emporté la clef avec elle.

LADY WISHFORT. — Que le diable vous emporte! Va me chercher de l'eau-de-vie de cerises alors. *(Peg sort.)* Je suis pâle et faible comme la femme du pasteur qui est toujours grosse. Allons, buse, allons! Que fais-tu là? Tu goûtes à tout? Bon D... ne connais-tu pas la bouteille?

Rentre Peg avec une tasse en porcelaine.

PEG. — Madame, je cherchais une tasse.

LADY WISHFORT. — Une tasse, dis-tu? Et quelle tasse? Est-ce que tu me prends pour une fée pour me faire boire dans une coque de gland? Donne-moi ton dé pendant que tu y es. Allons verse, verse! Bien, encore! *(On frappe à la porte.)* Va voir qui c'est. Pose la bouteille d'abord, là, là sous la table. Tu voudrais donc aller ouvrir, la bouteille à la main, comme un garçon d'auberge? Ma parole, cette fille a fait le service chez un aubergiste, avant de venir chez moi. Est-ce Foible qui arrive enfin?

PEG. — Non, madame, c'est Mlle Marwood.

LADY WISHFORT. — Oh, Marwood! Qu'elle entre. Venez, venez, ma chère Marwood.

SCÈNE II

LES MÊMES, Mlle MARWOOD.

Mlle MARWOOD. — Je suis surprise, madame de vous trouver en négligé à cette heure.

LADY WISHFORT. — Foible est perdue, elle est sortie depuis ce matin et on ne sait pas ce qu'elle est devenue.

Mlle MARWOOD. — Je viens de la voir. Comme je traversais le parc avec mon masque, elle causait avec Mirebell.

LADY WISHFORT. — Avec Mirebell? Elle n'aurait pas cette effronterie. Vous me faites monter le rouge au visage en parlant de ce traître. Je l'ai envoyée négocier une affaire qui me perd si l'on me découvre. Si ce fourbe de cajoleur a tiré des confidences de Foible, je suis perdue. Oh, ma chère amie, je suis la plus malheureuse des femmes si l'on me découvre.

Mlle MARWOOD. — Oh, madame, vous ne pouver soupçonner l'intégrité de Foible.

LADY WISHFORT. — Oh! Mirebell a la langue si empoisonnée qu'il corromprait l'intégrité même. Si elle lui a laissé mettre la main à son intégrité elle est perdue. Ah, ma chère Marwood, qu'est-ce que l'intégrité, au prix d'une occasion. Chut! Je l'entends; chère amie, retirez-vous dans mon cabinet, que je la questionne plus librement. Pardonnez-moi, chère amie, je ne fais pas de cérémonie avec vous. Il y a des livres sur la cheminée pour vous amuser. *(A Peg:)* Va la chercher, imbécile.

SCÈNE III

LADY WISHFORT, FOIBLE

LADY WISHFORT. — Oh, Foible, d'où viens-tu? Qu'as-tu fait pendant tout ce temps?

FOIBLE. — Madame, j'ai vu le chevalier.

LADY WISHFORT. — Mais qu'est-ce que tu as fait?

FOIBLE. — Madame, c'est vous-même qui avez tout fait et qui aurez encore à faire. Moi, je n'ai fait que promettre. Mais quel homme épris! Quel homme transporté! Tenez, voilà tout ce qui me reste, tout ce que ses baisers n'ont pas effacé. Ma foi, si l'adoration des images est un péché, pauvre Sir Rowland!

LADY WISHFORT. — On me dit que la miniature est ressemblante; mais tu ne m'as pas trahie, Foible? Tu ne m'as pas découverte à ce traître de Mirebell? Qu'avais-tu à faire avec lui dans le parc? Réponds-moi, ne t'a-t-il rien fait dire?

FOIBLE, *à part.* — Tiens, tiens, le diable m'a devancée! Que vais-je répondre? *(Haut:)* Hélas, madame, comment pouvais-je l'éviter? Cet homme assuré? Etait-ce ma faute? Si vous saviez comme il m'a traitée, et tout cela à cause de vous, vous ne me suspecteriez pas. Et j'aurais encore pu le supporter s'il s'en était seulement pris à moi, mais il s'en est pris à vous aussi, madame, et là, je n'ai pu y tenir et lui ai rendu la monnaie de sa pièce.

LADY WISHFORT. — A moi? Et qu'a donc pu dire cet insolent?

FOIBLE. — Oh, madame, j'en avais honte de l'entendre, avec ses moqueries et ses railleries, et son air impertinent. Tiens, qu'il dit, te voilà donc à mener une intrigue, qu'il dit, que tu es de si bonne heure en chemin; ou parbleu, qu'il dit, tu vas à la recherche de quelque officier en congé. La demi-solde est bien maigre chère, qu'il dit, eh bien! Quelle pension ta maîtresse lui offre-t-elle? Allons, qu'il dit, elle doit savoir ce que cela lui coûte, maintenant que la voilà au rancart, qu'il dit, et...

LADY WISHFORT. — Dieu de ma vie, je.. je... je le ferai assassiner, je le ferai empoisonner. Où prend-il ses repas? J'épouserai un garçon d'auberge pour lui faire empoisonner son vin.

FOIBLE. — L'empoisonner, c'est trop bon pour lui, madame; faites-le plutôt mourir de faim. Epousez Sir Rowland, madame, et faites-le déshériter. Oh, vous seriez ravie d'entendre ce qu'il a dit.

LADY WISHFORT. — Le monstre! Moi, mise au rancart!

FOIBLE. — Et puis, qu'il dit, j'apprends que vous machinez aussi contre moi, et que Mlle Millamant doit épouser mon oncle. (Il n'a aucune idée que c'est vous, madame, qui devez l'épouser.) Mais, qu'il dit, je vous arrêterai là. Je vous garantis, qu'il dit, que je déjouerai vos complots, à toi et à ton vieux tableau, qu'il dit, j'y aurai la main.

LADY WISHFORT. — Ah, il y aura la main! Qu'il essaie donc! Vieux tableau! Vi tableau! A-t-on jamais vu pareille brute? D..., je veux me marier dès demain et sig le contrat ce soir.

FOIBLE. — Le plus tôt sera le mieux, dame.

LADY WISHFORT. — Et Sir Rowland venir ici, m'as-tu dit? Quand vient-il?

FOIBLE. — Sur-le-champ, madame.

LADY WISHFORT. — Vieux tableau, vi tableau! Au rancart. Je te le mettrai à la le misérable. Je parie qu'il n'a plus que dettes. Je lui ruinerai son crédit. Et il compter avoir ma nièce et ma fortune!

FOIBLE. — Lui? J'aimerais mieux le pendu.

LADY WISHFORT. — Ah, merci, ma bo Foible, merci. Il m'a fait perdre toute tience. Je vais avoir bien du mal à me re tre le visage pour recevoir Sir Rowland m'a tellement irritée que j'en suis t défaite. Regarde, Foible.

FOIBLE. — Vraiment madame, vous froncé le sourcil un peu trop brutalement. voit des craquelures dans l'émail.

LADY WISHFORT. — Montre-moi le mi Des craquelures, dis-tu? Mais je suis t décrépie... j'ai l'air d'un vieux mur pel faut me réparer, Foible, avant que Sir R land n'arrive, ou je ferai mentir mon port

FOIBLE. — Oh, madame, jadis un peu rendait votre portrait ressemblant. Mai nant le même art vous fera ressembler au trait. Votre portrait va poser pour v madame.

LADY WISHFORT. — Mais es-tu sûre Sir Rowland va venir? Es-tu sûre qu'il manquera pas de cœur quand il vien Est-ce qu'il sera audacieux, Foible, est-ce sera entreprenant? Car, s'il n'est pas en prenant, je ne pourrai brusquer les co nances. Je mourrais de honte s'il me fa faire des avances. Oh non, je ne pourrai f le premier pas. J'en mourrais. Mais j'es que Sir Rowland est trop bien élevé mettre une femme dans la nécessité de quer aux convenances. Pourtant je ne pas non plus être inhumaine; je ne veux le mettre au désespoir. Un peu de dédain vient. Un peu de dédain est attirant. Q penses-tu, Foible?

FOIBLE. — Un peu de dédain vous beaucoup, madame.

LADY WISHFORT. — Oui, mais la tendr me va mieux encore : l'air un peu moun Tu vois, Foible, ce portrait a une sort langueur dans les yeux. Oui, c'est cel prendrai cet air-là. Ma nièce l'affecte v tiers, mais c'est une poupée. Sir Row est-il beau? Qu'on enlève ma toilette m'habillerai là-haut. Je recevrai Sir Row ici. Est-il beau? Ne me réponds pas, j veux pas le savoir — je veux qu'il me pr par surprise.

FOIBLE. — Qu'il vous prenne d'assaut, dame, Sir Rowland est un gaillard.

LADY WISHFORT. — Vraiment? Alors, il entreprenant et je ne manquerai pas aux

nances. J'ai une terreur mortelle de pécher ntre les convenances. Oh, je suis contente e ce soit un gaillard. Enlève ces affaires, a bonne Foible.

Elle sort.

SCÈNE IV

Mme ALLFAIN, FOIBLE.

Mme ALLFAIN. — Oh, Foible, j'ai eu peur d'arriver trop tard. Cette peste de Marwood t'a vue dans le parc avec Mirebell et j'ai peur qu'elle ne dévoile tout à ma mère.

FOIBLE. — Qu'elle dévoile quoi, madame?

Mme ALLFAIN. — Allons, allons, ne joue pas la surprise. Je suis au fait de tout le projet et je sais que Waitwell, que tu as épousé ce matin, doit jouer le rôle de l'oncle de Mirebell; qu'il doit ainsi faire la conquête de Lady Wishfort et l'entraîner dans des difficultés, d'où Mirebell seul pourra la tirer moyennant qu'on lui donne ma cousine et sa fortune.

FOIBLE. — Oh, madame, pardonnez-moi. Ce n'est pas que j'aie manqué de confiance en vous, mais j'avais cru que vos relations passées avec M. Mirebell l'auraient empêché de vous communiquer le secret.

Mme ALLFAIN. — Oublie tout cela, ma bonne Foible.

FOIBLE. — Oh! madame, M. Mirebell est si aimable. Mais vous, madame, vous êtes un modèle de générosité. Que vous êtes bonne, madame, M. Mirebell ne peut que vous être reconnaissant! je vois que vous avez toujours son cœur. Eh bien, madame, je puis vous dire que nous avons réussi. Mlle Marwood a prévenu Madame, mais j'ai tout arrangé pour le mieux. J'ai dit à Madame que M. Mirebell l'avait injuriée, je l'ai accusé de choses horribles, et Madame est si en colère contre lui qu'elle dit qu'elle signera le contrat de mariage avec Sir Rowland dès ce soir, je l'ai tellement poussée qu'il n'a qu'à étendre la main pour la cueillir.

Mme ALLFAIN. — Oh! ma digne Foible.

FOIBLE. — Madame, je vous prie d'informer M. Mirebell de son succès. Il vaut mieux qu'on ne me voie pas lui parler; d'ailleurs, je crois que Mlle Marwood me surveille. Elle a du goût pour lui, mais je sais que M. Mirebell ne peut pas la souffrir. Madame, excusez-moi; Madame est si impatiente que j'ai peur qu'elle ne descende si je m'attarde.

Mme ALLFAIN. — Je vais passer avec toi par l'escalier dérobé pour ne pas la rencontrer.

Elles sortent.

SCÈNE V

Mlle MARWOOD, SEULE

Mlle MARWOOD, *seule.* — Vraiment, madame l'intrigante; c'est là votre jeu? Vous faites maintenant l'intermédiaire? Eh bien je vous surveillerai. Cette fille est un vrai passe-partout; elle va au coffre-fort de tout le monde. Excellente Allfain! Vous avez bien joué votre partie. Je pensais bien qu'il y avait quelque chose là-dessous, mais il parait que votre heure est passée. Votre dégoût ne vient donc pas de ce que vous manquez d'appétit, mais de ce que vous êtes repue. Sans cela vous ne seriez jamais assez calme pour descendre du premier rôle à celui de confidente. Faire la procureuse pour lui! Quel modèle de générosité, ma parole. Eh bien, monsieur Allfain, vous avez trouvé votre maître. Allons, le diable lui-même n'est qu'un pauvre sot. « Mlle Marwood a du goût pour lui, mais il ne peut pas la souffrir. » Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne t'eût pas prise pour confidente dans cette affaire-là si tu ne sais pas mieux tenir ta langue. Je ne serai pas un modèle de générosité moi. Il ne m'a pas comblée de ses faveurs pour cela, et maintenant je n'en veux plus. Mais voici notre bonne dame, mûre à point, et le cœur palpitant.

SCÈNE VI

Mlle MARWOOD, LADY WISHFORT
PUIS FOIBLE

LADY WISHFORT. — Oh, ma chère Marwood, comment me faire pardonner mon impolitesse? Mais ma chère amie est toute bonté.

Mlle MARWOOD. — Ne vous excusez pas, madame, je me suis bien amusée.

LADY WISHFORT. — Ma parole, je suis sens dessus dessous de penser que je vous ai oubliée ainsi. Mais j'ai un tel embrouillamini d'affaires que je ne sais où donner de la tête. *(Elle appelle:)* Foible! — J'attend mon neveu Sir Wilfull d'un moment à l'autre... Eh bien, Foible? Il veut voyager pour s'instruire.

Mlle MARWOOD. — Il me semble qu'à son âge Sir Wilfull ferait mieux de penser au mariage qu'aux voyages. On me dit qu'il a dépassé la quarantaine.

LADY WISHFORT. — Eh bien, il risquera d'autant moins d'être gâté par ses voyages. Je ne tiens pas à ce que mon neveu se marie trop jeune. Il sera bien temps à son retour, quand il aura acquis la sagesse de savoir choisir tout seul.

Mme Marwood. — Ne pensez-vous pas que lui et Mme Millamant feraient un très beau couple? Il pourrait voyager ensuite. C'est ce que font souvent les jeunes gens.

Lady Wishfort. — J'y ai déjà pensé, je vous assure, et puisque vous êtes de cet avis j'y repenserai. Vous pouvez y compter; j'ai la plus grande estime pour votre jugement. Ma parole, je le proposerai. Allons, allons, Foible, j'avais oublié que mon neveu doit arriver avant dîner. Il faut que je me presse.

Foible. — M. Witwoud et Malapert sont là pour dîner, madame.

Lady Wishfort. — Oh, mon Dieu! Je ne peux pas me montrer sans être habillée. Ma chère Marwood, je vais encore vous traiter sans façon et vous prier de les recevoir. Je vais me hâter le plus possible. Chère amie,

Elle sort.

RIDEAU

SCÈNE VII

Un salon chez Lady Wishfort.

Mme Marwood, Mme Millamant, Mincing

Mme Millamant. — Vraiment, on n'a jamais vu pareil butor. Marwood, mes compliments.

Mme Marwood. — Vous avez le visage en feu. Qu'avez-vous donc?

Mme Millamant. — Cet imbécile de Malapert m'a mise hors de moi; j'en ai brisé un éventail? Mincing, prête-moi le tien. Ne suis-je pas dépoudrée?

Mme Marwood. — Pas du tout. Qu'a-t-il fait?

Mme Millamant. — Oh! ce n'est pas ce qu'il a fait, c'est ce qu'il a dit. Et même il n'a rien dit — il n'a fait que contredire tout ce qu'on disait. J'ai bien cru que Witwoud et lui se seraient querellés.

Mincing. — Oh! mademoiselle, moi, j'ai cru qu'ils allaient se battre.

Mme Millamant. — C'est bien dommage vraiment qu'on ne puisse pas choisir ses relations comme on choisit ses vêtements.

Mme Marwood. — Si nous le faisions, nous nous fatiguerions de nos relations aussi vite que de nos vêtements. De temps en temps les sots et la grosse toile auraient un jour de faveur. On les porterait pour changer un peu.

Mme Millamant. — Moi, je les porterais bien s'ils faisaient même usage. Mais un sot est inusable. On n'en vient pas à bout. A moins qu'on ne le passe à sa femme de chambre après un jour ou deux.

Mme Marwood. — En effet, cela vaudrait mieux. On pourrait aussi s'en servir comme d'habit de mascarade. Car la visite d'un sot est toujours un déguisement; une femme de goût ne l'admet jamais que pour masquer intrigue avec un homme d'esprit. Si vous liez seulement vous montrer à découver avouer Mirebell, vous pourriez vous dé aussi facilement de Malapert et de Witw que de votre manteau et de votre fichu, serait temps vraiment, car la ville a tout couvert. Le secret est devenu trop gros le prétexte.

Mme Millamant. — Ma parole, Marw vous êtes plus aigre qu'une beauté fané qu'une belle délaissée. Mincing, dis aux teurs qu'ils peuvent monter. Leur bêtise moins irritante que votre méchanceté. *(M cing sort.)* La ville a tout découvert? t-elle donc découvert? Que Mirebell m' n'est pas un secret; ce n'est pas davantag secret que vous en avez instruit ma tant la raison pour laquelle vous l'en avez truite n'est pas un secret non plus.

Mme Marwood. — Vous êtes vexée?

Mme Millamant. — Vous vous trompez. ridicule.

Mme Marwood. — Vraiment, ma chère, allez briser ce second éventail, si vous modérez pas votre colère.

Mme Millamant. — Ah! quelle bêtise. Ha, ha! Vous me ferez mourir de rire. Pa Mirebell, son amour pour moi a tout à détruit son goût pour le reste du monde. parole, je ne lui ai jamais ordonné d'êtr inhumain. Si j'avais la vanité de penser pût m'obéir, je lui dirais d'être plus ga Il est à peine de bon goût de montrer d'attentions d'un côté et tant d'insensib de l'autre. Mais je n'ai aucun espoir d convaincre; qu'il suive donc son inclinat Ha, ha, ha! ma chère, je ne peux m'empê de rire, ha, ha, ha! quoique j'avoue que manque de charité, ha, ha, ha!

Mme Marwood. — Eh bien! c'est domm qu'une si spirituelle raillerie et de si cla insinuations s'adressent aussi mal à propos

Mme Millamant. — Ah! ma chère amie vous demande pardon, je vous assure que n'est pas à vous que je pensais.

Mme Marwood. — M. Mirebell et vous, v me croirez peut-être quand je lui dirai votre intermédiaire que...

Mme Millamant. — Eh quoi! mon Dieu; me le dire, c'est donc comme si vous le disiez à lui-même? Ha, ha, ha!

Mme Marwood. — Que je le hais, que je déteste, mademoiselle.

Mme Millamant. — Et moi aussi, maden selle, et pourtant le pauvre homme m'ai Ha, ha, ha! je ne puis me retenir de r Je ne sais ce qu'il voit en moi. Ma par vous êtes plus belle, et presque aussi jeu à quelques années près; si vous pouviez s lement m'attendre, je vous rattraperais. M c'est impossible. Ah! Cette pensée m'attri me voilà mélancolique.

Mme Marwood. — Votre gaieté chang peut-être de ton plus vite que vous ne pen

Mme Millamant. — Vous croyez? Eh bi que l'on me chante une chanson pour donner du cœur.

MINCING. — Mademoiselle, les visiteurs montent à l'instant.

Mlle MILLAMANT. — Prie Mademoiselle qui est à côté de chanter la chanson que je voulais apprendre hier, non qu'elle soit belle, mais elle me plaît.

Chanson

L'amour n'est jamais rien que faiblesse de [l'âme
Quand avec l'ambition, il ne s'est point uni.
Car faute d'aliments il voit languir sa [flamme
Ou de ses propres feux se consume et périt.

A vaincre un cœur volage et prompt à s'en- [flammer
Je n'ai point de plaisir, mais j'en trouve à la [gloire
D'avoir enfin blessé quelque orgueilleux [berger,
Que moins hautes beautés ne surent émouvoir.

Et je suis seule alors à priser ma conquête,
Et je goûte la joie d'avoir pu triompher.
Quand je vois ma rivale avouer sa défaite
Et ce cœur endurci pour moi seule brûler.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, WITWOUD, MALAPERT

Mlle MILLAMANT. — Avez-vous fini votre dispute, messieurs?

WITWOUD. — C'était pour rire, mademoiselle; nous n'avons pas d'animosité, nous faisons un peu d'esprit de temps en temps, mais sans animosité. Les querelles des beaux-esprits sont comme les querelles d'amoureux; nous sommes d'accord sur le fond. N'est-ce pas, Malapert?

MALAPERT. — Oui, sur le fond! mais quand je suis d'humeur de contredire...

WITWOUD. — Oui, quand il est d'humeur de contredire, je contredis aussi. Quoi, je connais mon rôle. Alors nous nous renvoyons les contradictions, comme des balles de tennis.

Mlle MILLAMANT. — Je vois que vos discussions sont d'importance. Allons, voici du monde. Je me sauve.

SCÈNE IX

Mlle MARWOOD, WITWOUD, SIR WILFULL EN HABIT DE CHEVAL, UN VALET

WITWOUD. — Ciel, qu'avons-nous là?

Mlle MARWOOD. — C'est votre frère, je crois. Ne le reconnaissez-vous pas?

WITWOUD. — Non, ma foi! Si, pourtant! Je l'avais presque oublié; il y a si longtemps que je ne l'ai pas revu.

LE VALET. — Monsieur, Madame est à sa toilette. Voici du monde, si vous voulez entrer en attendant.

SIR WILFULL. — A sa toilette? Il paraît que çà n'est que le matin pour vous autres à Londres; nous appellerions çà l'après-midi chez nous dans le Shropshire. Eh bien! p'tête qu'ma tante n'a pas encore dîné, hein, l'ami?

LE VALET. — Votre tante, monsieur?

SIR WILFULL. — Oui, monsieur, ma tante et ta maîtresse. Ta maîtresse est ma tante, mon garçon. Si tu ne me connais pas, envoie-moi queuqu'un qui me connaisse. Depuis combien de temps es-tu chez ta maîtresse, imbécile?

LE VALET. — Depuis huit jours, monsieur, et c'est plus longtemps que personne d'autre dans la maison, excepté sa femme de chambre.

SIR WILFULL. — Eh ben, peut-être que tu ne reconnais pas ta maîtresse quand tu la vois, l'ami?

LE VALET. — A vrai dire, monsieur, je ne jurerais pas que je la reconnaîtrais le matin avant qu'elle ne soit habillée. Il se peut que je la reconnaisse mieux à cette heure-ci.

SIR WILFULL. — Eh ben, fais de ton mieux; si tu ne sais pas la reconnaître, informe-toi et dis-lui que son neveu, Sir Wilfull Witwoud, est là.

LE VALET. — J'y vais, monsieur.

SIR WILFULL. — Ecoute ici, l'ami, un mot à l'oreille. Qui sont ces beaux messieurs?

LE VALET. — Vraiment, monsieur, je ne sais pas; il en vient tant ici, qu'on a peine à les connaître tous.

Il sort.

SIR WILFULL. — Tudieu, l'animal en sait moins qu'un sansonnet, je parie qu'il ne sait même pas son nom.

Mlle MARWOOD. — Monsieur Witwoud, votre frère n'est pas moins oublieux que vous; je crois que lui non plus ne vous reconnait pas.

WITWOUD. — Je l'espère bien.

SIR WILFULL. — Bien le bonjour, messieurs et dames.

Mlle MARWOOD. — Monsieur Witwoud. Pourquoi ne lui parlez-vous pas? Et vous, monsieur?

WITWOUD. — Parle, Malapert.

SIR WILFULL. — N'y a pas d'offense, j'espère.

Il embrasse Mlle Marwood.

Mlle MARWOOD. — Nullement, monsieur.

WITWOUD. — En voilà un rustre, je vois cela d'ici. N'y a pas d'offense. Ha, ha, ha! Allez, allez, Malapert, vas-y.

MALAPERT. — Il paraît que vous arrivez de voyage, monsieur. Hum! hum!

Il tourne autour de lui.

SIR WILFULL. — Ça se peut, monsieur, que ça paraisse.

MALAPERT. — N'y a pas d'offense, j'espère?

WITWOUD. — Les bottes, Malapert, regarde-moi les bottes.

SIR WILFULL. — Peut-être ben qu'non, monsieur, ça dépend de ce que vous voulez dire, monsieur?

MALAPERT. — Je me permets d'en juger d'après ce que disent vos bottes, monsieur.

SIR WILFULL. — C'est ben possible, monsieur; si ce que vous disent mes bottes ne vous suffit pas, vous pouvez passer à l'écurie et vous renseigner auprès de mon cheval, monsieur.

MALAPERT. — Votre cheval! Votre cheval est un âne, monsieur.

SIR WILFULL. — Avez-vous l'intention de m'offenser, monsieur?

Mlle MARWOOD. — Non, monsieur, Monsieur ne fait que plaisanter. Il ne faut rien prendre de travers de la part de nos amis, monsieur. Vous êtes chez des amis, ici, bien que vous ne le sachiez peut-être pas. Si je ne me trompe vous êtes Sir Wilfull Witwoud.

SIR WILFULL. — Tout juste, ma belle dame, je suis Sir Wilfull Witwoud, c'est comme ça que je signe. N'y a pas d'offense, j'espère? Je suis le neveu de Lady Wishfort, la maîtresse de la maison.

Mlle MARWOOD. — Ne reconnaissez-vous pas ce monsieur?

SIR WILFULL. — Comment, mais, ce n'est pas... Mais si, par ma foi! Mordieu, je ne sais si c'est lui ou non. Mais si, parguienne. Mon frère Antoine. Eh ben! Tony, comment, tu ne me reconnais pas? Moi, non plus, ma foi, te voilà tellement cravaté et emperruqué. Pourquoi ne dis-tu rien? C'est le plaisir qui te rend muet?

WITWOUD. — Mon frère, est-ce donc vous? Serviteur, mon frère.

SIR WILFULL. — Serviteur! Et moi le vôtre, monsieur. Serviteur, monsieur. Et le diable emporte votre serviteur, monsieur, si vous êtes si froid et si cérémonieux.

WITWOUD. — N'y a pas d'offense, j'espère, mon frère?

SIR WILFULL. — Si, monsieur, y a de l'offense. Qu'est-ce que c'est que ces airs de grand seigneur, de ne pas reconnaître tes amis et tes parents, tes aînés et tes supérieurs?

WITWOUD. — Allons, mon frère Wilfull du Shropshire, vous pouvez vous montrer aussi cassant que vous voudrez. Mais vous saurez qu'il n'est pas d'usage qu'on reconnaisse ses parents à la ville; vous vous croyez à la campagne, où de grands lourdauds de frères s'embrassent et se frottent le museau quand ils se rencontrent. Ce n'est pas la mode ici, mon cher frère.

SIR WILFULL. — La mode est imbécile et tu n'es qu'un crétin, mon frère. Bon D..., je m'en doutais, je pensais ben que tu n'étais qu'un crétin depuis le jour où tu as changé le style de tes lettres et où tu t'es mis à écrire sur un petit bout de papier doré sur tranche grand comme la main. Tu savais pourtant écrire des nouvelles avant que tu n'aies fini ton apprentissage chez ce brave Beaublai, procureur à la Cour de Londres.

MALAPERT. — Pas possible, Witwoud, tu n pas été clerc de procureur? Ha, ha, ha!

WITWOUD. — Si, mais pas longtemps, longtemps. Bah, je n'étais pas mon mait alors, j'étais orphelin et cet animal était m tuteur — j'ai été bien content d'accepter al pour venir à Londres; j'étais en son pouvo si je n'avais pas accepté, il m'aurait mis apprentissage chez un fabricant de feutre Shrewsbury.

SIR WILFULL. — Cela vaut parbleu mie que d'être apprenti chez un fabricant de c tins, où je suppose que tu as fait ton tem et maintenant, tu t'es installé à ton comp

SCÈNE X

LES MÊMES
LADY WISHFORT, ALLFAIN, MINCING

LADY WISHFORT. — Mon neveu, soyez bienvenu.

SIR WILFULL. — Serviteur, ma tante.

ALLFAIN. — Sir Wilfull, j'ai bien l'honn de vous saluer.

SIR WILFULL. — Cousin Allfain, donnez-l la main.

LADY WISHFORT. — Cousin Witwoud, b jour; monsieur Malapert, bonjour; mon nev soyez de nouveau le bienvenu. Voulez-v vous rafraîchir après votre voyage avant dîner, il est presque prêt.

SIR WILFULL. — Je vous remercie ben, tante, je vous suis ben obligé de votre aima proposition. Bon D... j'ai eu peur que vous fussiez à la mode vous aussi, et ne vous so rappelé d'oublier vos parents. Voilà votre c sin Tony, que je ne peux pas appeler m frère sous peine de l'offenser.

LADY WISHFORT. — Oh! c'est un bel esp mon neveu, et les beaux esprits plaisant toujours leurs meilleurs amis de préférer Quand vous aurez voyagé, vous comprend mieux la plaisanterie.

Allfain et Mlle Marwood parlent à p

SIR WILFULL. — Eh ben! qu'il se taise attendant; il plaisantera quand je reviend

Entre Mincing.

MINCING. — Madame, on a servi sur tabl le dîner s'impatiente.

SIR WILFULL. — Vraiment? Alors il tendra pas que j'aie retiré mes bottes. Dis- la belle, peux-tu me donner une paire de toufles? Mon valet doit s'occuper des vaux.

LADY WISHFORT. — Allons donc, mon veu, vous ne voudriez pas retirer vos b ici. Descendez au vestibule, le dîner attendra... Mon neveu manque un peu

onde. Excusez-le, mademoiselle... Venez, essieurs!... Marwood?

Mlle MARWOOD. — Je vous suis, madame, vant que Sir Wilfull ne soit prêt.

SCÈNE XI

ALLFAIN, Mlle MARWOOD

ALLFAIN. — Eh bien, Foible est une entremetteuse, une vraie entremetteuse et moi, paraît-il, je suis un mari, un vrai mari, et ma femme, une femme, une vraie femme. Ainsi va le monde. Morbleu, être cocu par anticipation, cocu en herbe! Il paraît que je suis né avec de petites cornes, comme un petit satyre ou un fils de bourgeois. Sang Dieu! Joué, marié, trompé. Si j'avais du moins gardé mon allure, comme le cerf; mais me traîner derrière, comme un limaçon, et me laisser distancer par ma femme! Voilà un beau mariage.

Mlle MARWOOD. — Eh bien! rompez-le. Vous avez souvent souhaité une occasion pour vous libérer, la voilà. Mais déjouez d'abord leur complot; la moitié de la fortune de Millamant est trop considérable pour que vous la laissiez à un ennemi, à Mirebell.

ALLFAIN. — Que Dieu le damne! Je l'aurais eue, si vous n'aviez pas si malencontreusement révélé son secret — il l'aurait perdue s'il avait épousé Millamant. Ma femme aurait ajouté du lustre à mes cornes par cet accroissement de fortune; j'aurais pu les faire dorer.

Mlle MARWOOD. — Elles vous fourniront encore du revenu si vous pouvez vous accommoder de votre femme. Elle n'est pas pire que quand vous l'avez prise. Je parie qu'elle avait cessé son jeu avant que de vous épouser.

ALLFAIN. — Hum! Peut-être!

Mlle MARWOOD. — Vous l'avez épousée pour sa fortune; si elle vous en fournit une plus grosse que vous ne l'espériez pourquoi ne la garderiez-vous pas plus longtemps que vous ne pensiez?

ALLFAIN. — Mais comment faire?

Mlle MARWOOD. — Découvrez à Lady Wishfort la conduite de votre femme; menacez de la répudier. Sa mère l'aime et elle acceptera tout pour sauver sa réputation. Saisissez pour le faire la découverte de cette imposture. Lady Wishfort sera irritée au-delà de toute mesure et sacrifiera nièce, fortune et tout à la circonstance. Et fiez-vous à moi pour la tenir en haleine; si elle faiblit, je me charge de la remonter. Je lui ferai porter une lettre pendant que le coquin qui doit personnifier Sir Rowland sera avec elle. Elle aura l'air de venir d'un inconnu, car moins je semblerai savoir de l'affaire, mieux je pourrai jouer le rôle d'incendiaire. D'ailleurs, je ne voudrais pas provoquer Foible, si je puis l'empêcher, car vous savez qu'elle a surpris quelques-uns de nos secrets. J'ai bien peur que tout ne se découvre; mais que la mine éclate d'abord et la découverte m'importera peu.

ALLFAIN. — Si les choses en viennent au pire, je répudierai ma femme. Je lui ai déjà tiré un acte de donation du plus gros de sa fortune et de cela au moins vous aurez votre part.

Mlle MARWOOD — Eh bien! vous ne douterez plus maintenant que je hais Mirebell. Vous ne serez plus jaloux?

ALLFAIN. — Non, par ce baiser; laissons la jalousie aux maris; je ne veux plus en être du nombre. J'en porte les insignes, mais à tout jamais je renie leur ordre.

RIDEAU

ACTE IV

Un salon chez Lady Wishfort.

SCÈNE I

LADY WISHFORT, FOIBLE

LADY WISHFORT. — Sir Rowland arrive, dis-tu, Foible; tout est-il prêt?

FOIBLE. — Oui, madame. J'ai mis des bougies dans les flambeaux et j'ai placé les laquais en rang dans le vestibule avec leurs livrées neuves, et le cocher et le palefrenier pour faire nombre.

LADY WISHFORT. — As-tu parfumé le cocher et le palefrenier, qu'ils ne sentent pas l'écurie quand Sir Rowland arrivera?

FOIBLE. — Oui, madame.

LADY WISHFORT. — Les danseurs et les musiciens sont-ils prêts?

FOIBLE. — Tout est prêt, madame.

LADY WISHFORT. — Bien. Et, voyons, quel air le trouves-tu, Foible?

FOIBLE. — Oh! madame, l'air le plus dangereux du monde.

LADY WISHFORT. — Bien. Et comment vais-je le recevoir? Et comment donner à son cœur la première impression? Cela compte beaucoup, la première impression. Faut-il m'asseoir? Non, je ne m'asseoirai pas, je me promènerai; c'est cela, quand il entrera, je marcherai vers le fond de la pièce et me retournerai en plein sur lui; non, cela serait trop brusque; je m'étendrai, c'est cela, je m'étendrai; je le recevrai dans mon petit boudoir, où il y a un divan. Oui, oui, je lui donnerai sa première impression sur un divan. Et je ne me coucherai pas tout à fait, je m'étendrai, appuyée sur le coude, un pied un peu pendant, se balançant d'un air pensif. Oui, et dès qu'il paraîtra, je sursauterai, je montrerai quelque surprise et me lèverai pour aller à sa rencontre dans un joli désordre... oui... Oh! rien n'est plus attirant que de se lever d'un divan avec quelque confusion, cela met la jambe en valeur et fournit l'occasion de rougir... Ecoute, voilà un carrosse.

FOIBLE. — C'est lui, madame.

LADY WISHFORT. — Oh! mon Dieu! Mon neveu a-t-il fait sa cour à Millamant? Je lui ai ordonné.

FOIBLE. — Sir Wilfull s'est installé à bo madame.

LADY WISHFORT. — Grands dieux, je le lui envoyer, va le chercher, Foible, amène-le-moi; je le lui enverrai en passa quand ils seront ensemble, viens me cherc pour que je ne reste pas trop longtemps se avec Sir Rowland.

Elle sort.

SCÈNE II

FOIBLE, M^lle^ MILLAMANT, M^me^ ALLFAI

FOIBLE. — Mademoiselle, je suis restée p vous avertir que M. Mirebell attend depuis demi-heure l'occasion de vous parler, bien Lady Wishfort ait donné l'ordre de vous lais seule avec Sir Wilfull Witwoud. Puis-je dir Mirebell que vous pouvez le recevoir?

M^lle^ MILLAMANT. — Non, ma foi. Que veut-il donc? Dis-lui de venir une autre fo *(Récitant:)* « Femme jamais ne vit en monde le jour — Sans être condamnée à s pirer toujours. » C'est bien dur.

M^me^ ALLFAIN. — Vous êtes d'humeur po que, aujourd'hui, Millamant.

M^lle^ MILLAMANT. — Oui, ma foi.

FOIBLE. — Voilà Sir Wilfull, mademois faut-il renvoyer M. Mirebell?

M^lle^ MILLAMANT. — Oui, je t'en prie, Foi renvoie-le — ou envoie-le-moi — comm voudras, ma bonne Foible. Je crois que j verrai... Faut-il? Eh bien! oui, laiss venir, le pauvre. *(Foible sort. M^lle^ Millam récite:)* « O Thyrsis, jouvenceau de la tro inspirée. » *(A M^me^ Allfain:)* Chère Allf tiens compagnie à Sir Wilfull, tu as assez philosophie pour supporter les imbéciles.

mariée, tu ne manques pas de patience. Je ux rester seule avec moi-même.

Mme ALLFAIN. — Je vous sais gré de vouloir e faire votre représentante en cette affaire. ais je suis occupée ailleurs.

SCÈNE III

LES MÊMES, SIR WILFULL

Mme ALLFAIN. — Oh! monsieur, vous arrivez point. Voilà votre belle plongée dans l'amour t la rêverie; c'est maintenant ou jamais qu'il ous faut pousser votre pointe.

SIR WILFULL. — Oui, puisque ma tante le eut. J'aurais volontiers accepté le secours 'une bouteille ou deux car je suis un peu innide jusqu'à ce que j'aie fait connaissance. *Cependant, Mlle Millamant se promène en lisant.)* Mais, j'espère, avec le temps, lui faire part de mes intentions. C'est-à-dire, quand j'aurais fait plus ample connaissance; aussi pour l'instant, cousine, je vais prendre congé, si tant est que vous voudrez bien présenter mes excuses, je m'en vas retourner rejoindre la compagnie.

Mme ALLFAIN. — Allons donc, Sir Wilfull, vous n'allez pas vous laisser intimider.

SIR WILFULL. — Intimider? Non dà; ce n'est pas tant çà, s'il n'y a que çà qu'il faut faire, je le ferai. Mais cela suffit pour l'instant, jusqu'à ce que j'aie fait plus ample connaissance, c'est tout. Je suis ben votre serviteur.

Mme ALLFAIN. — Ma foi, il ne sera pas dit que vous perdrez une occasion favorable si je peux l'empêcher. Je vais vous laisser ensemble et fermer la porte à clef.

Elle sort.

SCÈNE IV

Mlle MILLAMANT, SIR WILFULL

SIR WILFULL. — Allons, allons, cousine! J'ai oublié mes gants. Qu'est-ce qu'elle fait? Parguienne, elle a fermé la porte, ma fi. Allons, cousine Allfain, ouvrez-moi la porte. Bah, n'en voilà un tour de coquin. Allons, voilà qu'elle m'a vu maintenant... Ma cousine, je m'étais permis comme qui dirait de passer, en passant... Je crois ben que la porte est ensorcelée.

Mlle MILLAMANT, *récitant.* — « Epargne-moi, de grâce, ô mon très doux ami, — Cesse de me prier pour un jouet frivole. »

SIR WILFULL. — Plaît-il? Vot' serviteur, ma cousine.

Mlle MILLAMANT, *récitant.* — « Pour un cœur inconstant, oublieux de son rôle. »

SIR WILFULL. — Voilà, vot' serviteur! N'y a pas d'offense, j'espère, ma cousine?

Mlle MILLAMANT, *récitant.* — « Qui te pourrait traiter en mortel ennemi, — Tandis qu'au fond de toi tu le tiens pour ami? » Ah! ce Suckling. Quel poète! Quel naturel, quelle aisance!

SIR WILFULL. — Plaît-il? Allons, je comprendrai votre jargon un de ces jours, ma cousine; en attendant, je vous répondrai en bon anglais.

Mlle MILLAMANT. — Avez-vous quelque chose à me dire, Sir Wilfull?

SIR WILFULL. — Pas pour l'instant, cousine. Il se peut que quand j'aurais l'occasion d'être plus familier, je pourrai vous faire part de mes intentions en quelque sorte. Je m'imagine que vous devinez en partie. Quoi qu'il en soit, c'est le temps qui en décidera, et moins on en dit, mieux ça vaut, comme on dit.

Mlle MILLAMANT. — Si cela n'a pas d'autre importance, je vous serai obligée de me quitter, j'ai en ce moment une affaire...

SIR WILFULL. — Suffit, suffit, cousine, oui, oui, à votre gré quand vous serez disposée, aujourd'hui, aussi ben que demain, demain aussi ben qu'aujourd'hui. C'est tout un, oui, oui, si vos occupations vous appellent, il n'y a pas de hâte, ça se mangera ben froid, comme on dit. Cousine, vot' serviteur! J' crois ben que la porte est fermée à clef.

Mlle MILLAMANT. — Vous pouvez passer par ici, monsieur.

SIR WILFULL. — Votre serviteur! Alors avec votre permission, je vas rejoindre la compagnie.

Il sort.

Mlle MILLAMANT, *récitant.* — « Jeune comme Phébus et non moins amoureux — Il s'avançait chantant d'un ton mélodieux. »

Entre Mirebell.

SCÈNE V

Mlle MILLAMANT, MIREBELL

MIREBELL, *récitant.* — « Elle était tendre et belle, et semblable à Daphné, — D'un air timide et doux répondait au berger. » Vous enfermez-vous ainsi pour rendre ma recherche plus ardente, ou ce joli artifice veut-il dire que la poursuite doit se terminer ici et ma flamme être couronnée, car vous ne pouvez pas fuir plus loin?

Mlle MILLAMANT. — Quelle vanité! Non, je

veux fuir et être poursuivie jusqu'au dernier moment. Bien que je sois au bord même du mariage, je veux que vous me sollicitiez autant que si j'hésitais à la grille d'un couvent, un pied déjà sur le seuil. Je veux qu'on me sollicite jusqu'au dernier moment et même après.

MIREBELL. — Comment, après?

Mlle MILLAMANT. — Oh! je croirais être pauvre et n'avoir rien à donner si j'étais délivrée de l'agréable fatigue des sollicitations.

MIREBELL. — Mais ignorez-vous donc que les faveurs accordées sur de pressantes sollicitations perdent de leur valeur; et que celles qui les confère en perd la grâce et celui qui les reçoit le plaisir?

Mlle MILLAMANT. — Peut-être pour les choses ordinaires, mais pas en amour. Oh! je déteste un amoureux qui a la présomption de penser qu'il peut respirer un instant sans les bontés de sa belle. Il n'y a rien de plus insolent que le regard avantageux d'un homme assuré de son succès. L'arrogance d'un mari n'a pas un air plus suffisant. Ah! je ne me marierai jamais avant d'être certaine que je pourrai satisfaire ma volonté et mon plaisir.

MIREBELL. — Voulez-vous les satisfaire l'une et l'autre avant le mariage, ou voudrez-vous vous contenter de la volonté maintenant et attendre le plaisir après la bénédiction?

Mlle MILLAMANT. — Ah! ne soyez pas impertinent. Ma chère liberté, dois-je te perdre? ma fidèle solitude, ma précieuse contemplation, dois-je donc vous dire adieu? Ah! adieu, rêveries du matin, agréables réveils, sommeils indolents, adieu toutes ces douceurs! Non, je ne peux pas m'y résoudre, vraiment, Mirebell. Je resterai au lit le matin autant qu'il me plaira!

MIREBELL. — Alors, je me lèverai aussi tôt qu'il me plaira.

Mlle MILLAMANT. — Ah! paresseux, levez-vous quand vous voudrez; et écoutez, Mirebell, je ne veux pas que vous me donniez de petits noms quand nous serons mariés.

MIREBELL. — De petits noms?

Mlle MILLAMANT. — Oui, tels que ma femme, mon épouse, ma chérie, ma joie, mon bijou, mon amour, ma vie, et tout le reste de cette répugnante litanie par où maris et femmes se montrent tant de grossière familiarité. Cela je ne le suporterai pas. Mirebell, nous ne serons ni amoureux ni familiers... nous ne nous embrasserons pas devant le monde. Nous n'irons pas en visite ensemble, ni au théâtre ensemble, nous serons très étrangers l'un à l'autre et très distingués; aussi étrangers que si nous étions mariés depuis longtemps, et aussi distingués que si nous n'étions pas mariés du tout.

MIREBELL. — Vous n'avez pas d'autres conditions? Jusqu'ici vos demandes sont fort raisonnables.

Mlle MILLAMANT. — Des bagatelles! Comme le droit de recevoir des visites de qui bon me semble et d'en faire à qui me plaît; d'écrire et de recevoir des lettres sans questions ni grimaces de votre part; de porter ce qui plaît; de choisir ma conversation uniquement d'après mon goût; de n'être aucunement gée d'avoir des relations avec des gens qu n'aime pas, parce qu'ils sont de vos a ou avec des imbéciles, parce qu'ils son vos parents. De venir dîner quand il plaira, de dîner chez moi quand je s de mauvaise humeur sans avoir à donne raisons. D'avoir un boudoir inviolable, d seule souveraine à ma table de thé, dont voudrez bien ne jamais vous approcher avoir demandé la permission et enfin que tout où je me trouve, vous frappiez touj à la porte avant d'entrer. Ces condit acceptées, si je continue à vous suppo plus longtemps, peut-être pourrai-je par grés me réduire à l'état d'épouse.

MIREBELL. — Votre menu est quelque corsé sur ce point. Me serait-il permis de poser des conditions, d'espérer que lor vous serez réduite à l'état d'épouse, j serai pas grandi outre mesure en l'éta mari?

Mlle MILLAMANT. — Faites donc comm vous plaira, proposez le pire, parlez et n' gnez rien.

MIREBELL. — Merci, mademoiselle. donc : j'entends que vos relations re dans le général, que vous n'admettiez au confidence particulière, aucune amie masque ses affaires sous votre contenan vous donne la tentation d'essayer d'un s mutuel. J'entends que votre visage contin vous plaire autant qu'il me plaira à moi-r et que tant qu'il aura cours à mes yeux, n'essayiez pas de vous en refaire un a C'est pourquoi j'interdis en même temps les masques de jour tous les masques de fards, onguents, pommades et maquil Quand vous serez grosse...

Mlle MILLAMANT. — Ah! n'en parlez pas.

MIREBELL. — Ce qui se doit espérer, peu que le ciel bénisse nos efforts.

Mlle MILLAMANT. — Odieux efforts!

MIREBELL. — Je m'élève contre tout c serré qui, sous prétexte de vous faire la fine, presserait la tête de mon fils en forr pain de sucre et me ferait, au lieu d'u fant, un polichinelle. Enfin, quant à la s raineté de la table à thé, je m'y soumets, à une condition : c'est que vous ne s pas de votre domaine et vous limitie simples boissons de la table de thé, tel thé, chocolat, café, à l'exclusion de tout eaux-de-vie, tous les wiskies et autres al Quant aux tilleul, tisanes et soporifiques, admets. Ces conditions acceptées, dan autres domaines, je ferai peut-être un supportable et docile.

Mlle MILLAMANT. — Ah! les horribles tions, affreuses eaux-de-vie. Je détest odieuses conditions!

MIREBELL. — Nous sommes donc d'a Puis-je vous baiser la main pour scel contrat? Voici venir quelqu'un pour ser témoin.

SCÈNE VI

LES MÊMES, Mme ALLFAIN

Mlle MILLAMANT. — Allfain, que dois-je faire? Faut-il l'accepter? Je crois qu'il faut que je l'accepte...

Mme ALLFAIN. — Mais oui, acceptez-le, acceptez-le, que pouvez-vous faire d'autre?

Mlle MILLAMANT. — Eh bien! Ma parole, je meurs d'effroi, Allfain, je n'arriverai pas à le dire. Eh bien! je crois que je vous supporterai.

Mme ALLFAIN. — Allons, allons, acceptez-le et dites-le-lui clairement, car je suis sûre qu'il vous plaît.

Mlle MILLAMANT. — Vous croyez? Eh bien, moi aussi, et l'affreux homme a l'air de le croire également. Eh bien! oui, je vous accepte. Non, je ne veux pas que l'on m'embrasse ni qu'on me remercie; tenez, baisez-moi la main si vous le voulez. Et maintenant taisez-vous, pas un mot.

Mme ALLFAIN. — Mirebell, votre obéissance s'impose. Vous n'avez le temps ni de parler, ni de rester. Ma mère vient et si elle venait à vous voir, elle se trouverait mal et ne se remettrait peut-être pas à temps pour recevoir Sir Rowland qui, me dit Foible, est en bonne voie de réussite. Gardez donc vos ravissements et partez par le petit escalier où Foible vous attend pour prendre vos ordres.

Mlle MILLAMANT. — Oui, partez, cependant je songerai que vous m'avez dit quelque chose de galant.

MIREBELL. — Je suis tout obéissance.

Il sort.

Mme ALLFAIN. — Sir Wilfull est ivre et si bruyant que ma mère a dû quitter Sir Rowland pour l'apaiser, mais il ne lui répond qu'en chantant et en buvant.

Mlle MILLAMANT. — Eh bien! si Mirebell ne fait pas un bon mari, je suis perdue, car je vois que je l'aime terriblement.

Mme ALLFAIN. — Il y paraît, car vous n'entendez pas ce qu'on vous dit. Si vous doutez de lui, vous n'avez qu'à prendre Sir Wilfull.

Mlle MILLAMANT. — Cet affreux lourdaud? Quelle horreur!

SCÈNE VII

LES MÊMES, SIR WILFULL IVRE
LADY WISHFORT, WITWOUD

LADY WISHFORT. — C'est honteux. A votre âge, vous comporter de cette manière!

SIR WILFULL. — Y'a pas d'offense, ma tante?

LADY WISHFORT. — D'offense? Pouah! Que vous puez le vin. Croyez-vous que ma nièce endurera une pareille outre? Vous n'êtes qu'une outre, vous dis-je, une outre.

SIR WILFULL. — Tudieu, si vous me reprochez votre vin, faites-moi la note, donnez-moi du vin et prenez ma bourse. *(Il chante:)* « Pour braver les rigueurs du sort, — Versez-moi donc un rouge-bord — De vin joyeux, fort et vermeil. — Celui qui pleure les amours — N'est qu'un âne aux tristes discours, — Car un pot n'a point son pareil. » Mais si vous voulez que j'épouse ma cousine, vous n'avez qu'un mot à dire et je le ferai.

LADY WISHFORT. — Mon neveu est un peu gris, ma nièce, mais c'est à force de boire à votre santé. Ma parole, vous lui en devez de l'obligation.

SIR WILFULL, *chantant.* — « Allons, du vin partout, buvez, les gars, buvez, — Buvez, buvez toujours, sans jamais dire assez. — Suivez l'exemple du soleil, — Qui disparaît à la nuit noire. — Si le soir il devient vermeil, — C'est qu'il se hâte d'aller boire — Pour dans le vin chercher toujours — La force d'éclairer nos jours... » Le soleil est un bon biberon, un honnête ivrogne, il a une cave aux antipodes. Si je voyage, ma tante, je toucherai aux antipodes. Eh bien! se marie-t-on, oui ou non, ma cousine au nom difficile? Ma tante, Wilfull le fera. Si elle a son pucelage, qu'elle y veille, sinon qu'elle tienne sa langue pour mieux crier au bout de neuf mois.

Mlle MILLAMANT. — Pardonnez-moi, madame, je n'y puis plus tenir. Sir Wilfull devient trop véhément! Dieu, comme il sent! Je vais me trouver mal si je reste. Venez, ma cousine.

Mlle Millamant et Mme Allfain sortent.

SCÈNE VIII

LADY WISHFORT, SIR WILFULL
WITWOUD, FOIBLE

LADY WISHFORT. — Pouah! Comme il pue! Le répugnant bonhomme, je ne sais qu'en faire. Voyager, dis-tu? Oui, parbleu, voyage, va-t-en, va-t-en, va-t-en, où tu voudras, pourvu que ce soit assez loin, chez les Sarrasins, les Tartares ou les Turcs, car tu n'es pas fait pour vivre avec des chrétiens, affreux païen.

SIR WILFULL. — Les Turcs, oh non! ma tante, pas les Turcs. Les Turcs sont des infidèles qui ne croient pas à la treille. Vos Mahométans, vos Musulmans sont de puants buveurs d'eau. Pas d'offense, ma tante? La mappemonde ne dit pas que le mufti soit orthodoxe, ce qui prouve qu'orthodoxe est un mot difficile et veut dire vin en grec. *(Il chante:)* « C'est aux chrétiens qu'il appartient

de boire, — Les Musulmans ignorent le bon vin. — Laissez ces fous à la peau noire — Prendre du thé soir et matin. — Vive le vin. Gai les enfants. — Au diable soient tous les sultans... » Ah! Tony...

Entre Foible qui parle à l'oreille de Lady Wishfort.

LADY WISHFORT, *à part à Foible.* — Sir Rowland s'impatiente? Que vais-je faire de cet affreux sac à vin? Va te coucher et dormir, ivrogne, ou ma parole, je te fais rosser à coups de manche à balais. Appelez les filles.

SIR WILFULL. — C'est ça, qu'on m'amène des filles.

LADY WISHFORT. — Mon cher cousin Witwoud, emmenez-le et je vous serai éternellement obligée. J'ai une affaire d'importance qui m'appelle de toute urgence. Vous m'obligerez à tout jamais.

WITWOUD. — Allons, chevalier! L'animal, je ne sais que lui dire! Veux-tu venir voir un combat de coqs?

SIR WILFULL. — Avec une fille, Tony! Et une gaillarde. Hein, mon vieux? Viens que je t'embrasse pour la peine.

WITWOUD. — Ah! Horreur! Son haleine pue le bouc. Oui, oui... allons, viens, camarade.

SIR WILFULL. — Va devant, mon petit Tony; je te suis, mon Antony, mon Tantony; coquin, tu seras mon saint Antoine et je serai ton petit cochon. Au diable soient tous les sultans.

Sir Wilfull et Witwoud sortent.

LADY WISHFORT. — Cela n'ira jamais. Cela ne fera jamais un mariage, du moins pas avant qu'il n'ait voyagé.

SCÈNE IX

LADY WISHFORT, WAITWELL DÉGUISÉ EN SIR ROWLAND

LADY WISHFORT. — Cher Sir Rowland, je suis pleine de confusion à la pensée de mon manque de politesse. Mais j'espère, dans la probabilité d'une union si proche, que nous ferons fléchir un peu la rigueur des convenances et nous dispenserons de quelques cérémonies.

WAITWELL. — Mon impatience, madame, est l'effet de mes transports, et jusqu'à ce que j'aie obtenu possession de votre aimable personne, je suis plongé dans les affres de l'attente.

LADY WISHFORT. — Vous êtes, Sir Rowland, le plus galant du monde. Mais pour la décence du mariage, un jour ou deux...

WAITWELL. — Le diable emporte la décence, madame. Tout délai me brisera le cœur.

LADY WISHFORT. — Ah! Sir Rowland, vous avez la manière; vous n'êtes pas novice d le labyrinthe de l'amour, vous savez dévi l'écheveau. Mais, Sir Rowland, il ne faut attribuer ma reddition à un grossier appe à une indigestion de veuvage. J'espère vous ne me croyez pas portée à la consom tion du mariage?

WAITWELL. — Loin de moi la pensée. V êtes toute myrrhe et tout encens, toute chas et tout parfum.

LADY WISHFORT. — Ou que...

Entre Foible.

FOIBLE. — Madame, les danseurs sont p et il est arrivé quelqu'un qui veut vous mettre une lettre à vous-même.

LADY WISHFORT. — Sir Rowland, vou vous me permettre? Pensez à moi favora ment. Je reviens à l'instant.

Elle sort.

WAITWELL. — Brr... quelle corvée! Fem as-tu un cordial? Le cœur me manque.

FOIBLE. — Quelle poule mouillée fai donc, pour quelques instants de mensonge de serments à une belle dame?

WAITWELL. — J'aimerais mieux être port de chaise en pleine canicule que de jouer Rowland jusqu'à demain.

Entre Lady Wishfort avec une lettre.

LADY WISHFORT. — Appelez les danseu Sir Rowland, prenez place s'il vous plaît voyons le divertissement. *(Entrée des d seurs.)* Maintenant, avec votre permission, Rowland, je vais lire ma lettre; j'ai vo l'ouvrir devant vous pour ne pas vous po ombrage. Si elle devait le faire, je la brûler Vous n'avez qu'un mot à dire, mais vous p vez voir que l'adresse est de la main d' femme.

FOIBLE, *à part à Waitwell.* — Ciel, c'est M^lle^ Marwood, je reconnais l'écriture. N sommes perdus, prends-la-lui.

WAITWELL. — Une main de femme? N madame, ce n'est pas une main de femme le vois bien; c'est de quelqu'un dont il falloir couper la gorge.

LADY WISHFORT. — Eh bien! Sir Rowla puisque vous me donnez une preuve de v passion par votre jalousie, je promets de v rendre la pareille en vous faisant une fran communication. Vous verrez la lettre, n l'ouvrirons ensemble. *(Elle lit:)* « Mada bien qu'inconnue de vous » — vous voyez, n'est de personne que je connaisse — « tant souci de votre réputation que je me c obligé de vous prévenir qu'on vous trom Celui qui se prétend Sir Rowland est fourbe et un fripon. »

FOIBLE, *à part.* — Hélas, tout est perdu

WAITWELL. — Quoi? quoi? montrez- donc... *(Il lit:)* « Un fripon, déguisé et borné pour cette imposture par les soins

LADY WISHFORT. — Je défaille, oh! mourrai.

FOIBLE, *à part à Waitwell.* — Dis que

la main de ton neveu, vite. C'est lui l'auteur complot jure-le, jure-le.

WAITWELL. — Quelle vilenie! Madame, ne la voyez-vous pas? Ne voyez-vous pas le traître?

LADY WISHFORT. — Je ne la vois que trop bien. J'en ai trop vu!

WAITWELL. — Je vous ai dit tout de suite que je reconnaissais l'écriture. Une main de femme, en vérité. Le traître vous a une espèce de grande écriture, une écriture romaine, j'ai bien vu qu'il y aurait une gorge à couper tout à l'heure. S'il était mon fils, comme il est mon neveu, je le tuerais.

FOIBLE. — Quelle trahison! Mais êtes-vous bien sûr, Sir Rowland, que ce soit son écriture?

WAITWELL. — Si j'en suis sûr? Suis-je sûr d'être en vie et d'aimer cette perle d'Orient? J'ai dans ma poche vingt lettres de lui de la même main.

LADY WISHFORT. — Quoi?

FOIBLE. — Quel bonheur que vous ayez été ici, Sir Rowland, à ce moment. C'est donc là ce qui amenait M. Mirebell déguisé chez Mlle Millamant cet après-midi. Je pensais bien qu'il y avait anguille sous roche quand il s'est glissé devant moi en se cachant le visage.

LADY WISHFORT. — Quoi? Quoi? On m'a dit en effet que le traître était dans la maison et je me souviens maintenant que ma nièce est partie tout à coup quand Sir Wilfull allait lui faire la cour.

FOIBLE. — Oui, madame, M. Mirebell est allé l'attendre dans sa chambre, mais je n'avais pas voulu vous le dire pour ne pas vous contrarier au moment où vous alliez recevoir Sir Rowland.

WAITWELL. — Assez! Ses jours sont comptés!

LADY WISHFORT. — Non, cher Sir Rowland, ne vous battez pas. Si vous étiez tué, je ne pourrais plus me montrer. Je vais aller interroger ma nièce, je la ferai avouer. Je vous adjure, Sir Rowland, au nom de votre amour, ne vous battez pas.

WAITWELL. — Madame, je suis sous le charme et je vous obéis. Mais il faut me laisser vous donner une preuve : je vais chercher une cassette qui contient les titres de tous mes biens et je la remettrai entre vos mains.

LADY WISHFORT. — Ah! mon cher Sir Rowland, ce sera une consolation; apportez la cassette.

WAITWELL. — Et puis-je me permettre d'apporter aussi notre contrat que nous signerons ce soir? Me le permettez-vous?

LADY WISHFORT. — Apportez ce qui vous plaira, mais revenez vivant, revenez vivant. Ah! quelle heureuse découverte!

WAITWELL. — Mort ou vif, je reviendrai et, en dépit de la trahison, nous nous marierons; et nous ferons un héritier qui éteindra les dernières lueurs d'espoirs de mon misérable neveu. Allons, ma belle veuve, avant longtemps vous recevrez des preuves substantielles que je suis un preux chevalier.

FOIBLE, *à part*. — Ou un fieffé coquin.

RIDEAU

ACTE V

Un salon chez Lady Wishfort.

SCÈNE I

LADY WISHFORT, FOIBLE

LADY WISHFORT. — Oui, tu iras le rejoindre, cet insolent valet. Ah! vous aviez bien cru, ton Waitwell et toi, en me prenant la lettre, faire de moi votre dupe. Mais Marwood veillait : sa tendresse m'a sauvée en dévoilant toute ta vilenie.

FOIBLE. — Pardon, chère maîtresse, je demande pardon à genoux!

LADY WISHFORT. — Hors d'ici! Va-t'en de chez moi, vipère que j'ai nourrie, traîtresse en qui j'avais confiance, que j'ai fait sortir de rien. Hors d'ici! Va-t'en! Va recommencer à crever de faim!

FOIBLE. — Oh! ma chère maîtresse, veuillez seulement m'écouter et j'avouerai tout. C'est M. Mirebell qui m'a séduite, je ne suis pas la première qu'il ait enjôlée. Oh! Madame, si vous saviez ce qu'il me promettait et comment il m'assurait que Madame ne souffrirait aucun dommage.

LADY WISHFORT. — Aucun dommage? Comment donc? Me trahir? me faire épouser une canaille de valet? Quelle effronterie!

FOIBLE. — Je vous en supplie. Veuillez seulement m'entendre, madame? Il ne pouvait épouser Madame, car on avait commencé par le marier avec moi pour mettre Madame à l'abri.

LADY WISHFORT. — Mais alors, je vous ai servie de jouet? Cela dépasse tout. Ah! Tu peux compter sur moi. Je vous ferai fouetter ensemble ton tourtereau et toi. Il est déjà sous bonne garde, vous irez roucouler dans la même cage.

Lady Wishfort sort.

SCÈNE II

FOIBLE, Mme ALLFAIN, PUIS MINCING

FOIBLE. — Hélas, pourquoi suis-je née, po quoi me suis-je mariée? Hélas, hélas!

Entre Mme Allfain.

Mme ALLFAIN. — Eh bien! ma pauvre Foi Qu'as-tu donc?

FOIBLE. — Oh, madame! Madame sait t elle a fait chercher la police. On va me me devant le juge et me mettre en prison.

Mme ALLFAIN. — Courage, Foible! Tout est l'œuvre de Marwood et de mon mari

FOIBLE. — Oui, madame, je le sais; elle dans le boudoir de Madame, et elle a ente ce que vous m'avez dit avant dîner. C'est qui a envoyé la lettre à Madame, et a manqué son effet, elle lui a tout révélé.

Mme ALLFAIN. — Parlait-on de moi dan lettre? Ma mère se doute-t-elle que je du complot? Je crois que Marwood ne le a pas dit, bien qu'elle l'ait dit à mon ma

FOIBLE. — Si, madame; mais Madame pas vu cela, nous lui avions repris la le avant qu'elle n'en arrive là. Cette méch femme a-t-elle donc dit à M. Allfain ce qu savait de vous?

Mme ALLFAIN. — Oui, ma liaison avec M bell, tout est découvert. Enfin, c'est le nier jour où nous vivons ensemble, cela console.

FOIBLE. — En effet, madame, et si saviez tout, cela vous consolerait en mieux. Il vous a rendu la pareille, mad Je vous l'aurais dit voilà longtemps s n'avais craint de tout gâter : Mlle Marw et lui sont unis de plus près que jamais l parents ne l'auraient cru.

Mme Allfain. — Dis-tu vrai, Foible, pourras-tu le prouver?

Foible. — Je peux l'affirmer sous serment, madame, et Mincing aussi. Mlle Marwood nous fit bonne mine pour que nous ne disions pas ce qui s'est passé dans votre chambre, un soir que vous étiez à vous promener à Hyde Park et qu'on nous croyait sorties. Nous les avons surpris. Mlle Marwood nous a fait prêter serment sur un livre de ne rien dire, mais c'était un livre de poésie. Tant que ce n'est pas un serment sur la Bible, on peut le rompre la conscience tranquille.

Mme Allfain. — Cette découverte est la chose la plus opportune qui se puisse désirer *(Entre Mincing.)* Eh bien, Mincing?

Mincing. — Mlle Millamant voudrait parler à Foible, madame; M. Mirebell voudrait que Foible se cache jusqu'à ce que la colère de Lady Wishfort soit tombée. Oh! Lady Wishfort est dans une colère épouvantable pour quelque chose que M. Allfain lui a dit : elle pleure et M. Allfain jure. C'est une vraie tempête, on a parole! Il dit qu'il veut qu'on lui cède la fortune de Mlle Millamant ou qu'il divorcera.

Mme Allfain. — Millamant ou Mirebell savent-ils cela?

Mincing. — Oui, madame, ils m'ont envoyée voir si Sir Wilfull n'est plus ivre et le prier de venir. Mlle Millamant est décidée à l'épouser, je crois, plutôt que de perdre l'énorme fortune de six mille livres. Viens, Foible, j'entends Lady Wishfort.

Mme Allfain. — Foible, dis à Mincing qu'elle soit prête à jurer quand je lui demanderai.

Foible. — Oui, madame.

Mincing. — Oh! Madame, je jurerai tout ce que vous voudrez pour votre service.

Elles sortent.

SCÈNE III

LADY WISHFORT, Mlle MARWOOD

Lady Wishfort. — Oh, ma chère amie, comment énumérer tous les bienfaits dont je vous suis redevable? C'est à vous que je dois l'opportune révélation des fausses tendresses de Mirebell, la découverte de l'imposture de Sir Rowland. Et maintenant vous intercédez auprès de mon gendre pour sauver l'honneur de mon nom et racheter les faiblesses de ma fille. Ma chère amie, vous suffisez à me réconcilier avec un monde méchant; sans vous, je me retirerais dans la solitude. Ma chère Marwood, quittons le monde et retirons-nous ensemble pour chercher le calme dans la paix des champs.

Mlle Marwood. — Terminons d'abord cette affaire, madame; nous aurons tout loisir de songer ensuite à la retraite. Voici un de vos sujets de tourment...

Entre Mme Allfain.

SCÈNE IV

LES MÊMES, Mme ALLFAIN

Lady Wishfort. — Oh! ma fille, ma fille, est-il possible que tu sois mon enfant, os de mes os, chair de ma chair, je pourrais dire une autre moi-même, et que tu aies manqué le moins du monde à la vertu la plus sévère? Est-il possible que tu sois tombée dans le vice, toi qui as été formée au moule même de la vertu? N'ai-je pas été non seulement un moule pour toi, mais un modèle lorsque tu es venue au monde?

Mme Allfain. — Je ne vous comprends pas, ma mère.

Lady Wishfort. — Tu ne me comprends pas? N'as-tu pas fauté? N'as-tu pas perdu ta vertu? Tu ne comprends pas? Et me voici réduite à la ruine pour racheter tes égarements et ton dévergondage... Il me faut mettre en gage ma vaisselle et mes bijoux et ruiner ma nièce, et tout cela sans que...

Mme Allfain. — L'on me calomnie et l'on me fait tort, ma mère, et à vous aussi. C'est une accusation fausse et perfide, perfide comme votre amie que voilà, ou comme l'amant de votre amie, mon indigne mari.

Mlle Marwood. — Mon amant, madame? Votre mari, mon amant? Que voulez-vous dire?

Mme Allfain. — Je sais ce que je veux dire, mademoiselle, et vous aussi, et tout le monde le saura, le moment venu.

Mlle Marwood. — Je suis fâchée de vous voir si vexée, madame. Un peu moins de colère siérait mieux à l'innocence. Mais j'en ai fini. Je regrette que mon zèle à vous servir, madame, ainsi que votre famille, prête à de telles accusations et m'expose ainsi aux affronts. Vous me pardonnerez, madame, de ne plus me mêler d'une affaire où je ne suis pour rien.

Lady Wishfort. — Oh, chère amie, j'ai honte que vous receviez de pareils remerciements. *(A Mme Allfain:)* Tu devrais lui demander pardon à genoux, fille ingrate. Tu lui dois plus que tu ne pourras jamais lui rendre de toute ta vie. *(A Mlle Marwood:)* Oh! vous, mon bon génie, attachez-vous à moi, ne m'abandonnez pas.

Mme Allfain. — Je vous répète, ma mère,

que l'on vous trompe. S'attacher à vous? Oui, vraiment, comme une sangsue, pour sucer toute votre substance; elle vous quittera une fois repue. Ma mère, vous ne mettrez pas une épingle en gage, vous ne donnerez pas le moindre sou pour racheter mes fautes. Je brave tous mes accusateurs; qu'ils prouvent leurs accusations. Je suis forte de mon innocence et j'attends leur procès.

Elle sort.

LADY WISHFORT. — Et si elle était innocente? Si ce n'était que calomnie? Je ne sais que penser. Je vous assure qu'elle a été parfaitement bien élevée — je puis le dire, car je me suis moi-même chargée du soin d'initier son enfance aux principes de la vertu, et d'imprimer dans son tendre esprit la répugnance et l'aversion pour la vue même des hommes. Oui, mon amie, jusqu'à l'âge de treize ans, la seule vue d'un homme l'aurait fait crier. Sur ma parole, c'est pure vérité; on ne l'a jamais laissée jouer avec un garçon, même encore en robe; il n'était jusqu'à ses poupées qui ne fussent du sexe féminin. Oh! jusqu'à l'âge de quinze ans, elle n'a jamais regardé d'homme en face, que son père et le chapelain; encore avons-nous réussi à lui faire prendre ce dernier pour une femme, avec sa soutane et sa face rasée.

Mlle MARWOOD. — Il est étrange qu'elle ait été si longtemps ignorante?

LADY WISHFORT. — Je vous l'assure; jamais sans cela elle n'aurait souffert qu'il lui fît le catéchisme. Oh! elle se serait évanouie à la seule vue ou au seul nom d'un livre impudique. Et puis-je croire après cela que ma fille soit légère? Quoi, une catin, elle, qui se serait crue excommuniée si elle avait mis le pied dans un théâtre. Oh! ma chère amie, je ne saurais y croire, non, non, non, comme elle le dit, qu'il apporte la preuve.

Mlle MARWOOD. — La preuve, madame? Quoi? Faire prostituer votre nom en pleine cour de justice; faire déchirer la réputation de votre fille et la vôtre par une meute d'avocats déchaînés? Et cela n'est rien encore; voulez-vous donc qu'ensuite les journalistes s'emparent de l'affaire pour la répandre dans la presse et que de là elle passe par les mains ou plutôt par la voix des crieurs de journaux plus grossiers que les marchandes de poissons, et que pendant trois jours la ville ne retentisse d'autre chose?

LADY WISHFORT. — Oh, c'est insupportable! Non, non, chère amie, arrangez cette affaire. Oui, oui, je suis prête à composer; je sacrifierai tout, moi-même et ma fortune, ma nièce et la sienne, tout, pourvu que cela s'arrange.

Mlle MARWOOD. — Madame, je ne puis rien vous conseiller; je ne fais que vous exposer en amie les conséquences auxquelles vous n'avez peut-être pas songé. Mais voici M. Allfain ; s'il veut bien étouffer toute l'affaire j'en serai heureuse. Certes j'aimerai mieux avoir à vous féliciter, qu'à vous plaindre!

SCÈNE V

LES MÊMES, ALLFAIN

LADY WISHFORT. — Ah, je n'en doute ma chère Marwood; non, non, je n'en d pas!

ALLFAIN. — Eh bien, madame, je me laissé persuader par les instances de amie et je consens à ce que vous restie possession de votre fortune votre vie du à conditions que vous vous engagiez point vous remarier, sous peine de ce me plaira d'exiger.

LADY WISHFORT. — Ne jamais me rema

ALLFAIN. — Non, assez de Sir Row comme cela. La prochaine imposture pou être découverte trop tard.

Mlle MARWOOD. — Je ne doute pas Madame n'accepte aisément cette condi elle n'a que trop d'expérience de la per des hommes. D'ailleurs, madame, quand nous retirerons dans nos solitudes ch pêtres, nous dirons adieu à toutes autres sées.

LADY WISHFORT. — Oui, c'est vrai. dans le cas de besoin, comme pour la s ou quelque autre nécessité...

ALLFAIN. — Oh! Si la Faculté vous ord le mariage, on y pourvoira; je me rés seulement le droit de choisir à votre p Pourvu que le médicament soit bon, peu porte l'apothicaire. En outre, j'entends qu femme me fasse donation de la partie fortune qu'elle ne m'a pas encore transmi s'en remette entièrement à moi pour so tretien.

LADY WISHFORT. — Quelle sauvagerie maine!

ALLFAIN. — C'est une condition à laq il vous faut souscrire sans aucune rés Enfin, j'entends également que vous m mettiez en vertu des droits de ma femm six mille livres que vous détenez sur la tune de votre nièce Millamant et auxqu aux termes du testament de feu votre elle a perdu tout droit par sa désobéiss en s'engageant à votre insu et en refusa mariage avec Sir Wilfull Witwoud que, votre prudence, vous lui aviez destiné.

LADY WISHFORT. — Mon neveu n'était dans son bon sens et n'a pu faire sa dem

ALLFAIN. — Je suis ici pour poser des ditions, non pour entendre des objectio

LADY WISHFORT. — Me donnerez-vou moins le temps de réfléchir?

ALLFAIN. — Oui, le temps qu'il faudra rédiger l'acte que vous allez signer, en dant que les documents définitifs soient et je me charge de les faire rédiger san lai. Je vais chercher l'acte. Vous pouvez chir jusqu'à mon retour.

Il sort.

SCÈNE VI

LADY WISHFORT, Mlle MARWOOD

LADY WISHFORT. — Voilà une insolence ns précédent et sans exemple! Dois-je donc e soumettre à cet impitoyable coquin?

Mlle MARWOOD. — Il est bien dur, en effet, adame, que vous dussiez souffrir pour la gèreté de votre fille.

LADY WISHFORT. — C'est contre mon gré u'elle a épousé ce barbare, je n'ai pu l'en ssuader, bien que son année de veuvage ne t pas terminée. Ah! son premier mari, mon ls Languish, ne se serait pas comporté insi. Eh bien, elle l'a voulu; pas moi. Ah, en perdrai l'esprit. Chère amie, n'est-il plus e consolation pour moi? Dois-je vivre pour e voir ruiner de cette sorte?... Ah! Voici eux autres de mes fléaux d'Egypte.

SCÈNE VII

LES MÊMES, Mlle MILLAMANT, SIR WILFULL

SIR WILFULL. — Ma tante, votre serviteur.

LADY WISHFORT. — Va-t-en, ivrogne! Ne m'appelle pas ma tante. Je ne te reconnais pas.

SIR WILFULL. — Il est vrai que j'ai été un peu dans les vignes, comme on dit. — Parbleu, j'en suis fâché. Que voulez-vous; j'espère qu'il n'y a pas d'offense, ma tante? S'il y en a, je suis prêt à réparer. — On ne saurait mieux dire. Si j'ai cassé quelque chose, je le paierai, dût-il m'en coûter dix écus. Voilà donc le passé réglé, n'en parlons plus. Quant à l'avenir, pour vous faire plaisir j'épouserai ma cousine. Soyons donc amis; elle et moi, sommes convenus de l'affaire devant témoin.

LADY WISHFORT. — Eh quoi, chère nièce, cela se peut-il, aurais-je donc cette consolation?

Mlle MILLAMANT. — Je consens, madame, à me sacrifier à votre repos; et pour vous prouver que je n'étais pour rien dans le complot, malgré ce que l'on vous a faussement affirmé, j'ai commandé à Mirebell de venir en personne, et d'être témoin que j'accorde ma main à cette fleur de la chevalerie; quant à l'engagement que Mirebell et moi avions pris, je lui ai fait promettre d'y renoncer en votre présence, madame. Il attend votre bon plaisir.

LADY WISHFORT. — Ah! J'avoue que cette preuve de votre obéissance me réconforte un peu, mais je ne peux laisser entrer ce traître, je crains de n'avoir pas la force de supporter sa vue. Il est aussi terrible pour moi qu'une Gorgone; si je le vois, je crains de me transformer en pierre sur-le-champ.

Mlle MILLAMANT. — Si vous le désobligez, il pourra s'irriter de votre refus et insister pour l'exécution de l'engagement. D'ailleurs, madame, c'est la dernière fois qu'il vous offensera de sa présence.

LADY WISHFORT. — Etes-vous bien sûre que ce sera la dernière fois? Si j'en étais certaine... ne le reverrai-je jamais?

Mlle MILLAMANT. — Sir Wilfull, vous et lui devez partir ensemble en voyage, n'est-ce pas?

SIR WILFULL. — Bon D..., le monsieur est bien honnête, ma tante, laissez-le venir; nous nous sommes jurés d'être compagnons de voyage et bons frères, lui et moi. Il sera mon interprète à l'étranger. Il a déjà traversé la mer une fois, et, pour me tenir compagnie, il la traversera de nouveau à condition que j'épouse ma cousine. J'vas l'appeler. Si je me mets en tête de le faire entrer, il entrera, et j'voudrais voir qu'on l'en empêche.

Il va à la porte et appelle.

Mlle MARWOOD. — Voilà une belle bouffonnerie, si elle pouvait réussir; mais j'y mettrai bon ordre.

LADY WISHFORT. — Oh, chère Marwood, vous ne partez pas?

Mlle MARWOOD. — N'ayez crainte, madame, je reviens tout de suite.

SCÈNE VIII

LADY WISHFORT, Mlle MILLAMANT
SIR WILFULL, MIREBELL

SIR WILFULL. — Allons, lève les yeux, l'ami, je suis là pour t'aider. Parbleu, si elle fronce le sourcil, elle ne va pas te tuer. D'ailleurs, écoute, elle n'osera pas froncer trop fort, son front se riderait comme un fromage à la crème; mais motus là-dessus, camarade.

MIREBELL. — Si le profond sentiment des nombreuses injures que j'ai faites à une femme aussi bonne, accompagné d'un remords sincère et d'une contrition parfaite peuvent me valoir seulement le moindre regard de compassion, je serais trop heureux! Ah! Madame, il fut un temps... mais n'en parlons plus! J'avoue que j'ai perdu tout droit à la belle place de soupirant que j'avais à vos pieds. Non, ne me tuez pas en vous détournant de moi avec dédain. Je ne viens pas implorer la faveur, même pas le pardon; je n'implore que la pitié, je m'en vais là où je ne vous reverrai plus.

SIR WILFULL. — Comment cela, camarade? Alors, tu iras tout seul!

MIREBELL. — Accordez-moi seulement la

pitié, puis l'oubli, je ne demande rien d'autre.

SIR WILFULL. — Pardi, voilà une requête bien raisonnable et qui ne vous coûtera rien, ma tante. Allons, allons, pardonnez et oubliez, ma tante; c'est votre devoir de chrétienne.

MIREBELL. — Considérez, madame, que vous ne pouviez souffrir aucun préjudice réel; c'était une ruse innocente, bien que, sans doute, elle eût un air de culpabilité — au pire c'était un artifice inventé par l'amour, et les péchés d'amour sont péchés véniels. Considérez au moins que je suis assez puni en perdant ce qui est le plus cher à mon cœur, en sacrifiant cette beauté à votre cruelle indignation, et avec elle ma paix et mon repos et tous mes espoirs de bonheur futur.

LADY WISHFORT. — Ah! quelle langue insinuante et trompeuse il a! Eh bien, monsieur, j'étoufferai mon juste ressentiment. Je ferai ce que je pourrai pour oublier, mais à condition que vous renonciez immédiatement à votre engagement avec ma nièce.

MIREBELL. — L'engagement est par écrit; je le garde avec d'autres papiers d'importance, mais je l'ai envoyé chercher et vous le remettrai avec la plus profonde gratitude pour votre admirable bonté.

LADY WISHFORT. — Ah, quelle sorcellerie il a dans la langue et dans les yeux.

SCÈNE IX

LES MÊMES, ALLFAIN, Mlle MARWOOD

ALLFAIN. — Le délai est expiré, madame; voici l'instrument, êtes-vous prête à le signer?

LADY WISHFORT. — Si je suis prête je n'en ai pas le pouvoir. Ma nièce fait valoir ses droits légitimes. Elle accepte d'après mes ordres d'épouser Sir Wilfull.

ALLFAIN. — Cette feinte est trop grossière pour me tromper, quoiqu'elle vous ai dupée, madame.

Mlle MILLAMANT. — Monsieur, j'ai donné mon consentement.

MIREBELL. — Et moi, monsieur, j'ai fait abandon de mes prétentions.

SIR WILFULL. — Et moi, monsieur, je fais valoir mon droit, et le maintiendrai en dépit de vous, monsieur, et de votre instrument. Tudieu! Si vous parlez d'instrument, j'en ai un ici, monsieur, qui vous mettra le vôtre en petits morceaux. Retirez donc votre instrument, monsieur ou je tire le mien.

LADY WISHFORT. — Doucement, mon neveu, doucement...

Mlle MILLAMANT. — Mon bon Sir Wilfull, mettez un frein à votre vaillance.

ALLFAIN. — Vraiment? Il paraît que vous vous êtes précautionné d'une garde, avec votre fier à bras; mais j'y étais préparé et j'insiste maintenant sur ma première proposit
J'entends que vous soumettiez tous vos b
à ma gestion, et que vous me fassiez aban
absolu de ceux de ma femme, ainsi qu'il
prévu dans cet autre document. Je présu
madame, que votre consentement n'est
nécessaire dans ce cas, ni votre renonciat
monsieur Mirebell, ni votre droit, Sir
full. Vous pouvez tirer votre instrumen
vous voulez, monsieur, et porter vos br
lités où vous voudrez; ici elles ne servi
de rien. Lady Wishfort, il faut signer ceci
votre tendre enfant sera jetée à la voirie
elle trouvera sans doute à subsister à la
nière de cette ville débauchée.

LADY WISHFORT. — N'y a-t-il donc
pour empêcher ma ruine? Misérable ing
Ne dois-tu pas ta vie, ta subsistance à la
tune de ma fille?

ALLFAIN. — Je répondrai à cela quand
aurai le reste en ma possession.

MIREBELL. — Si vous vouliez consent
accepter un remède de mes mains... J'a
que je ne mérite pas que vous m'ayez d'
gation, sans quoi, je pourrais peut-être
poser...

LADY WISHFORT. — Quoi, quoi? Pour
ver mon enfant et moi-même de la ruin
pardonnerai tout. Je consentirai à tout,
qu'on m'arrache à cette tyrannie.

MIREBELL. — Oui, madame, mais il est
tard. Vous avez disposé de celle qui
aurait pu être le prix de mes services. P
tant, je veux vous servir, on ne vous fera
tort de cette façon sauvage.

LADY WISHFORT. — Ah, cher monsieur
rebell, comment pouvez-vous être enfi
généreux? Ce n'est pas possible. Eco
j'annule le contrat de ma nièce; je vou
donne et toute sa fortune, si vous me sa
de ce danger imminent.

MIREBELL. — Est-il vrai? Eh bien, je
prends au mot — je ne demande rien d'a
Permettez maintenant à deux coupables d
présenter.

LADY WISHFORT. — Oui, oui, à qui
voudrez.

MIREBELL. — Foible est la première
voici bien repentante.

SCÈNE X

LES MÊMES
Mme ALLFAIN, FOIBLE, MINCING

Mlle MARWOOD. — Quelle honte pour
*(Mirebell et Lady Wishfort causent
Mme Allfain et Foible.)*. Ces filles corron
viennent me dénoncer.

ALLFAIN. — S'il faut tout dévoiler, eh
qu'elle le sache, après tout. Ainsi va le m

ne me fera pas rabattre de mes prétentions, je n'en insisterai que davantage.

FOIBLE. — Oui, madame, et je le jurerai sur la Bible.

MINCING. — Et moi aussi, madame.

LADY WISHFORT. — Ah, Marwood, tu m'as trompée; mon amie! me tromper! Toi, la complice de ce débauché?

Mlle MARWOOD — Avez-vous donc assez d'ingratitude et d'injustice pour écouter les accusations contre votre amie de ces deux catins mercenaires?

MINCING. — Mercenaires, madame, je repousse vos injures du pied. C'est bien vrai que nous vous avons surprise dans la chambre jeune avec M. Allfain. Même que vous nous avez fait jurer sur les poésies de Messaline de ne rien dire. Mercenaires? Si nous avions été des mercenaires, nous nous serions tues, vous nous auriez payées assez cher pour cela.

ALLFAIN. — Assez, fille de rien! eh bien, en quoi ceci vous avance-t-il? Est-ce là le moyen de Mirebell? Je ne ménage plus rien. Misérable femme, tu me le paieras. Je ne te laisserai pas de quoi cacher ta honte, tu seras aussi nue de corps que de réputation.

Mme ALLFAIN. — Je vous méprise et je brave votre méchanceté. Vous m'avez accusée à tort; j'ai prouvé votre fausseté. Allez-vous-en, vous et votre traîtresse — je ne la nommerai pas — allez mourir de faim ensemble.

ALLFAIN. — Pas tant qu'il vous restera un sou, ma chère. Madame, je ne me laisserai pas jouer plus longtemps.

LADY WISHFORT. — Ah, monsieur Mirebell, la découverte de cette affaire n'est qu'un bien petit secours.

MIREBELL. — Patience, madame, permettez à un autre coupable de paraître.

Entre Waitwell avec une cassette.

LADY WISHFORT. — Oh, Sir Rowland. Eh bien, coquin?

WAITWELL. — A votre service, madame. — Voici enfin la cassette noire.

MIREBELL. — Donne-la-moi. Vous n'oubliez pas votre promesse, madame?

LADY WISHFORT. — Non, monsieur.

MIREBELL. — Où sont ces messieurs?

WAITWELL. — A côté, monsieur, à se frotter les yeux, ils viennent de s'éveiller.

ALLFAIN. — Bon D..., que me fait tout ceci? Au diable vos affaires personnelles.

Entrent Malapert et Witwoud.

MALAPERT. — Hé bien! Que se passe-t-il donc? Qui est-ce qui a perdu la partie?

WITWOUD. — Tiens! Nous voilà tous réunis, comme des acteurs au dénouement.

MIREBELL. — Vous n'avez sans doute pas oublié, messieurs, que je vous ai demandé un jour de signer comme témoin certain parchemin?

WITWOUD. — Oui, je m'en souviens fort bien. Malapert a mis une croix.

MIREBELL. — Vous lui faites tort; son nom y est fort bien écrit, comme vous le verrez. Vous ne vous souvenez pas, messieurs, de ce que contenait le parchemin?

Il ouvre la cassette.

WITWOUD. — Non.

MALAPERT. — Ni moi; j'ai signé, je n'ai rien lu.

MIREBELL. — Eh bien, vous allez le savoir. Madame, votre promesse?

LADY WISHFORT. — J'y songe, j'y songe, sur mon honneur.

MIREBELL. — Monsieur Allfain, il convient maintenant que vous sachiez que votre femme, tandis qu'elle était maîtresse d'elle-même, et que vous ne lui aviez pas encore extorqué par vos machinations une prétendue donation de la plus grande partie de sa fortune...

ALLFAIN. — Monsieur! Prétendue!

MIREBELL. — Oui, monsieur, prétendue. Cette dame, dis-je, étant veuve, et ayant, paraît-il, été mise en garde contre votre inconstance et votre caractère tyrannique, que par suite de sa tendresse pour vous elle ne pouvait soupçonner, cette dame, dis-je, sur le sage conseil de ses amis et d'hommes de loi réputés, m'a remis entre les mains, sous fidéi-commis, l'acte que voici, aux fins qui y sont mentionnées. Vous pouvez le lire, si vous voulez *(Lui montrant le parchemin:)* bien que ce qu'il y a au dos vous suffise peut-être.

ALLFAIN. — Cela se peut, monsieur. Qu'est ceci? Malédiction. *(Il lit:)* « Acte de transmission de la fortune immobilière d'Arabelle Languish, veuve, sous fidéi-commis, à Edouard Mirebell. » Je suis joué.

MIREBELL. — En effet, monsieur. Ainsi va le monde, monsieur. Je suppose que cet acte est antérieur à celui que vous avez extorqué à Madame?

ALLFAIN. — Ah, traîtresse perfide! Eh bien! Je vais me venger.

Il fait mine de se jeter sur Mme Allfain.

SIR WILFULL. — Doucement, monsieur, allez porter ailleurs votre brutalité.

ALLFAIN. — Mirebell, je vous revaudrai cela. Laisse-moi passer, rustaud.

Il sort.

Mme ALLFAIN. — Votre ressentiment semble vous étouffer, madame, vous feriez mieux de lui donner carrière.

Mlle MARWOOD. — Oui, je lui donnerai carrière et pour votre confusion, ou je périrai.

Elle sort.

LADY WISHFORT. — Oh! ma fille, ma fille, il est clair que tu as hérité de la prudence de ta mère.

Mme ALLFAIN. — Remerciez M. Mirebell aux sages conseils de qui tout cela est dû.

LADY WISHFORT. — Eh bien, monsieur Mirebell, vous avez tenu votre promesse, il faut que je tienne la mienne. D'abord je pardonne à Sir Rowland et à Foible, comme vous me l'avez demandé. Ensuite, il faudra annoncer la chose à mon neveu et je ne sais trop...

MIREBELL. — Pour cela, madame, ne prenez pas souci; donnez-moi seulement votre consentement. Sir Wilfull est mon ami; il a de la sympathie pour les amoureux et s'est généreusement mis en avant pour notre service; il n'aspire maintenant qu'à poursuivre ses voyages.

SIR WILFULL. — Parbleu, ma tante, je ne me sens pas le goût du mariage. Ma cousine est une belle dame, ce monsieur l'aime, elle l'aime et ils sont faits l'un pour l'autre. Pour moi, je suis décidé à voir du pays. Je l'ai à cœur et quand j'ai quelque chose à cœur, il faut que j'en voie la fin. Et si ces deux messieurs prenaient fantaisie de voyage, je crois qu'on pourrait partir ensemble.

MALAPERT. — Pour moi, je ne dis pas non.

WITWOUD. — Parbleu, l'idée est bonne. Et voilà une belle affaire bien terminée.

LADY WISHFORT. — Eh bien, monsieur, prenez-la et avec toute la joie que je puis vous souhaiter.

Mlle MILLAMANT. — Pourquoi ne répon pas? Dois-je à nouveau vous accorder main?

MIREBELL. — Oui, certes, aussi souvent vous voudrez. *(Il lui baise la main.)* Je v drais vous épouser autant de fois qu'il d'heures dans le jour. Veuille le Ciel que je vous aime pas trop. C'est ma seule crai

SIR WILFULL. — Corbleu, vous aurez tou temps de badiner après le mariage. Si v voulez badiner maintenant, nous autres, ne sommes pas amoureux, nous allons dan pour avoir autre chose à faire qu'à regar

MIREBELL. — De tout mon cœur, c Sir Wilfull, que ferons-nous pour la musiq

FOIBLE. — Oh, monsieur, les musiciens c mandés pour recevoir Sir Rowland sont core là.

LADY WISHFORT. — Eh bien, qu'on les f venir et qu'ainsi la journée se termine des danses.

Entrée des musiciens. On danse.

RIDEAU

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

Fondateu Georges OUL

Ets Busson, impr., PARIS — Printed in France — Dépôt légal : 3e trim. 1955, no 80 P.

Lady Wishfort Peg

Foible Lady Wishfort Peg

6 LADY WISHFORT. — *Est-ce que tu me prends pour une fée pour me faire boire dans une coque de gland?* (ACTE III.)

7 LADY WISHFORT. — *Mais je suis toute décrépie!* (ACTE III.)

8 Mlle MILLAMANT. — *Vous êtes plus belle, et presque aussi jeune, à quelques années près.* (ACTE III.)

9 Mlle MARWOOD. — *Il ne faut rien prendre de travers de la part de Monsieur.* (ACTE III.)

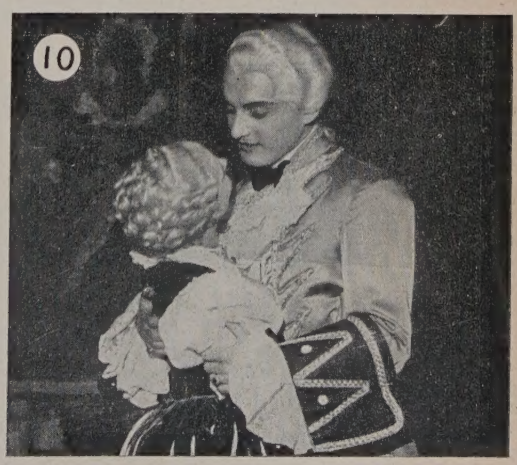
10 Mlle MARWOOD. — *Vous ne serez plus jaloux?* (ACTE III.)

(*Photographies* France-Illustration, *Henri Parnotte.*)

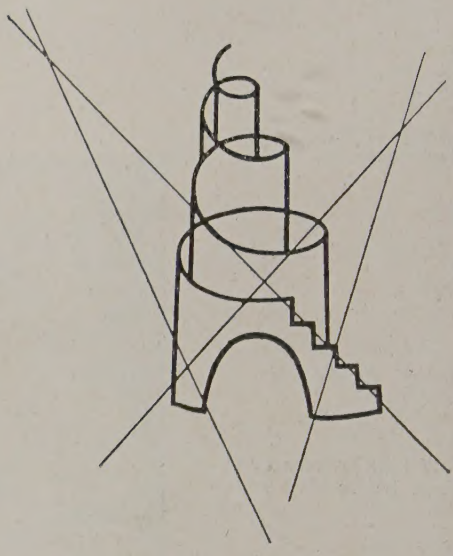
Mlle Millamant Mlle Marwood

Witwoud Sir Wilfull Mlle Marwood Malapert

Mlle Marwood Allfain



COMÉDIE DE PROVENCE



CENTRE DRAMATIQUE DU SUD-EST